

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

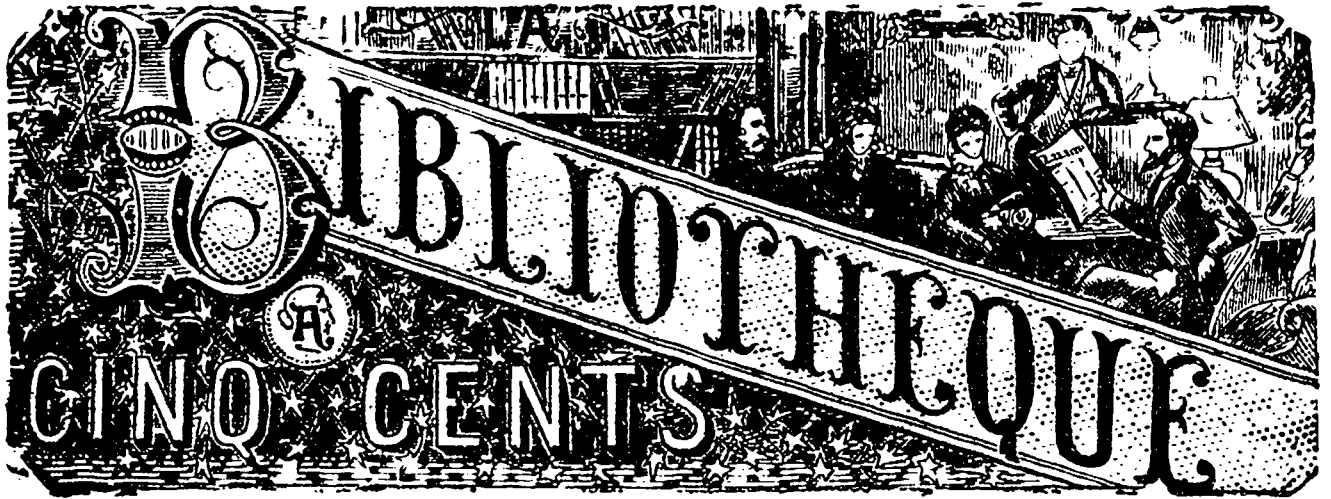
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc.. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc.. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

93904



Publiée par Polier, Besette & Cie, 69, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN
\$2.50 }

MONTRÉAL, 14 MARS 1889

{ UN NUMERO
5 CENTS }

No. 23

LE MARIAGE DE BLANCHE

Septième et dernière série de "L'Enfant Trouvé."

LA TOUR DU MAUDIT

PAR A. DE BRÉHAT.



A peine avait-il touché le fond qu'un cri terrible sortit de l'abîme. (Page 518).

LE MARIAGE DE BLANCHE

SEPTIÈME ET DERNIÈRE SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."

I

Duhoux assistait aux préparatifs de son supplice avec une résignation stupide. La terreur et aussi la souffrance que lui causait sa blessure l'avaient en quelque sorte abruti. Peut-être ne comprenait-il pas bien ce qu'on voulait faire de lui. Ce n'est qu'au dernier moment, lorsque le père Cazeaux, aidé d'un gars vigoureux, le souleva et l'entraîna vers le gouffre qui allait devenir son tombeau, que l'horrible réalité lui apparut dans toute sa hideur.

—Grâce ! grâce, bonnes gens ! gémit-il d'une voix qui ressemblait déjà un râle.

Un ricannement féroce lui répondit.

Bénédict s'élança vers père Cazeaux, qui glissait le nœud coulant autour du cou du condamné.

—Allez-vous donc étrangler vous-même ce scélérat ? lui demanda-t-il avec agitation.

—Pourquoi pas ? répliqua d'un ton ferme le vieux sergent. N'ai-je pas donné la mort à ses complices ? Pourquoi renoncerais-je à me venger ici ?

—Parce qu'il y a eu jugement, et que celui qui a rendu la sentence ne doit pas l'exécuter !

Cette solennelle parole, prononcée avec l'énergie d'une profonde conviction impressionna fortement le père Cazeaux. Durant une minute, il hésita.

—Soit ! dit-il enfin, je renonce à l'exécuter, mais je veux assister à l'exécution !

Duhoux vit bien vite qu'il fallait mourir. Il promena autour de lui un regard désespéré comme si, oublieux de ses propres crimes, il voulait prendre toute la nature à témoin de la violence qui lui était faite ; ses yeux alors se fixèrent sur le lieu et l'instrument de son supplice. Une horrible épouvante contracta ses traits bouleversés.

—Oh ! non ! pas là ! proféra-t-il en rejetant convulsivement en arrière sa tête et tout le haut de son corps.

Le gars ne tint aucun compte de ce mouvement d'horreur.

—Pas là, vous dis-je ! pas là ! répéta patient, les yeux jaillissants et les cheveux dressés.

Bénédict seul fut ému par ce cri terrible. Un étrange supçon s'empara de son esprit. Il mit pied à terre et courut vers le condamné.

—Par pitié ! s'écria Duhoux en l'apercevant, empêchez qu'on me pendre ici ! Je ne veux pas... je ne veux pas tomber dans ce trou du démon !

—Est-ce donc au fond de cette marnière que tu as jeté le cadavre de la mulâtresse Sylvia ? lui demanda Bénédict en frissonnant.

—Oui ! oui !

—Justice divine !

—J'ai peur, reprit fiévreusement le condamné... Il me semble entrevoir la grimace hideuse d'un spectre dans l'ombre du gouffre béant... Arrachez-moi de cet enfer !

Ses membres étaient agités d'un tremblement convulsif ; ses dents claquaient.

Bénédict restait immobile, comme saisi d'une religieuse stupeur.

—Sinistre fatalité ! Providence vengeresse ! murmura-t-il en frémissant malgré lui.

Puis s'adressant à Roch Duhoux :

—Dieu le veut ! dit-il. Je n'ai pas le droit de m'opposer à l'accomplissement de sa volonté manifeste !

—Horrible ! horrible ! râla le condamné. Je la vois ! Je la vois !

—Qui donc ? demanda le colonel.

—La mulâtresse Syl... !

Il ne put achever. Sa voix se perdit dans un gémissement rauque. On venait de le hisser. Une affreuse grimace crispait son visage, son corps se tordit effroyablement dans les brusques soubresauts de l'aganie ; après quoi tout se détendit et ne bougea plus. Mais presque aussitôt la corde, qui était usée et trop faible pour le poids de ce grand corps osseux, se rompit, et le supplicié fut précipité au fond de la marnière.

—Bon voyage ! dit un gars ; le gueux était trop vilain à voir ; le tour est fait ! allons manger la soupe !

—Qui sait ? observa un autre, le chenapan n'est peut-être pas mort ; ces gredins-là, ça a la vie dure. J'ai bien envie d'aller voir s'il a craché sa mauvaise âme.

—Tu oserais, Bruno ?

—Tout de même, à condition que vous changerez la corde.

A l'instant, une corde plus solide fut substituée à celle qui s'était rompue, et l'intrépide Bruno, amarré par le milieu du corps, fut descendu avec précaution dans le gouffre.

A peine en avait-il touché le fond qu'un cri terrible sortit de l'abîme et glaça d'effroi les gars restés sur le bord.

—Hissez ! hissez ! s'écria-t-on.

Tous les bras pesèrent à la fois, sur les leviers du treuil ; la corde s'y enroula rapidement et Bruno reparut à l'orifice du puits.

Il était blême, frissonnant, atterré.

Sa frayeur s'était communiquée à ses compagnons. Tous l'interrogeaient du regard, mais sans pouvoir articuler une parole.

—Pourquoi cette frayeur ? demanda le colonel.

—Allons-nous-en ! répondit Bruno encore tout tremblant. Cet endroit-ci est un endroit maudit !

—Est-ce que le mécréant a déjà été emporté par le diable ? reprit le père Cazeaux.

—Non ! il est là, et bien mort, j'en réponds... Mais devinez pourquoi il faisait tant le dégoûté quand il a vu le trou d'où je sors ?

—Pourquoi ? pourquoi ?

—Parce que le gneusard savait que la place était déjà occupée, et qu'en y tombant il y trouverait un autre cadavre !

—Un cadavre !

—Ou plutôt une carcasse humaine... Arrivé au fond, j'ai mis le pied sur un tas d'ossements qui ont craqué comme un fagot de vieilles bourrées. Ne sachant ce que c'était, j'ai tâté autour de moi, et mes doigts sont entrés dans des yeux vides. C'est alors que j'ai crié... Vous m'avez entendu... heureusement... Une minute de plus, je serais mort d'épouvante.

—Voyez le scélérat ! dit une voix ; c'est une de ses anciennes victimes, pour sûr... quelque malheureux qu'il aura assassiné jadis.

—C'est égal, dit Bruno ; m'est avis que tout ça n'est point naturel... Brrr ! Allons-nous-en !

Il jeta son fusil sur son épaule et donna à ses camarades l'exemple de la retraite, exemple qui fut immédiatement suivi.

Bénédict et le père Cazeaux restèrent seuls. Après un instant de recueillement et de méditation :

—Vous voyez que Dieu n'oublie pas, dit solennellement le colonel, et qu'aucun forfait ne demeure impuni !

—Oui. Je m'incline et remercie le juge souverain. Les meurtriers de ma pauvre femme sont tous morts. Son ombre doit être satisfaite.

—L'ombre de Sylvia aussi ! murmura Bénédict.

Ils remontèrent à cheval et se mirent à galoper.

Bénédict et le père Cazeaux débouchèrent devant le lac de Grand-Lieu, entre Morsanges et Saint-Aignan. Ce paysage romantique et sévère avait eu à souffrir des dernières dévastations causées par la hache et la torche des républicains. La vaste nappe d'eau s'égayait un peu sous l'éclat d'un soleil printanier. Mille oiseaux voltigeaient çà et là sur les arbres touffus et les buissons en fleurs épargnés par hasard. Ils chantaient à gorge déployée cette fanfare sonore et mélodieuse qui

est la *symphonie pacifique* de la nature. Toute rajeunie et toute rarmée, la campagne semblait se réjouir de n'avoir plus à craindre la fureur des hommes, le sifflement des balles et le tonnerre du canon. L'âme idyllique et pastorale de l'ancien comte Nantais renaissait souriante et suave, dégagée des enthousiasmes funestes qui avaient héroïquement troublé son repos et déterminé ses malheurs.

Le jeune colonel et le vieux sergent ralentirent l'allure de leurs chevaux ; ils s'arrêtèrent même pour contempler le lac dont les petits flots onduleux étincelaient ; puis ils se dirigèrent vers une ferme, dont les bâtiments se laissaient entrevoir à demi derrière un rideau de jeunes peupliers. Le chemin de cette ferme passait devant l'avenue du château. Soudain deux cris retentirent, deux personnes accoururent vers Bénédicte et le père Cazeaux : c'étaient Coquelicot et Muguette. De vives tendresses furent échangées entre ces braves cœurs qui s'aimaient si franchement.

— Ne sortiez-vous pas du château quand vous nous avez aperçus ? demanda Bénédicte à Justine et à son mari.

— Oui, répondit Muguette. Nous venions de l'inspecter pour la dernière fois. Tout y est prêt, selon les ordres de M. Raoul. Les appartements et le parc sont en bon état et dignes de recevoir nos châtelains.

— Vous convient-il d'y entrer avant d'aller à la ferme ? reprit Coquelicot en s'adressant à Bénédicte.

— Non, mon ami, dit le colonel qui voulait prendre le temps de se recueillir et qui se proposait d'ailleurs de parcourir seul le domaine seigneurial et les bords du lac. Si tu le permets reprit-il, nous nous rendrons directement chez toi.

— Je le permets d'autant plus volontiers, repartit Justin en riant, que le dîner y est prêt et que vous devez avoir faim.

— Et puis M. Mathieu attend sans doute à la ferme, ajouta Justine. Il est prévenu que vous arrivez aujourd'hui. Hâtons-nous.

Un quart d'heure plus tard, le colonel et le sergent, Coquelicot, Muguette et le père Mathieu étaient joyeusement réunis dans une vaste salle, meublée avec une élégance toute rustique, devant une table simplement dressée, mais abondamment servie. De vigoureux appétits, aiguës encore par la vive satisfaction du revoir, faisaient honneur au repas campagnard. Quand la faim fut apaisée, on causa. On s'entretint des affaires du temps, on se félicita de la pacification de l'Ouest, de la chute du règne de la Terreur, de la mort de Carrier. A ce propos, le père de Muguette raconta la fin terrible de Roch Duhoux, sans se douter de tout ce qu'il y avait de providentiel, de saisissant, dans le supplice de l'assassin de Sylvia.

Le repas terminé, on visita la ferme de Morsanges, qui était grande et belle, et tenue avec un ordre parfait. Puis on se rendit à l'*Ermitage*, une ravissante chaumière, située dans un bouquet de bois, au milieu d'un petit jardin bien planté, ayant une perspective habilement ménagée sur le lac de Grand-Lieu. C'était là une libéralité offerte cordialement par le jeune comte de Flavigny et acceptée de même par M. Mathieu.

— Ici j'ai la solitude de la Gorge-aux-Loups, moins la tristesse, dit le vieux savant. J'espère y terminer ma vie, tranquille et souriant à Dieu.

Vers le soir, Bénédicte parvint à se soustraire aux prévenances affectueuses dont on l'entourait et à s'isoler pendant quelques heures avec ses pensées et ses souvenirs. Il entra dans le château, comme il avait fait à l'époque où les Mayençais, venus de Nantes, s'étaient enfoncés dans le Bocage. Il parcourut les appartements, qui, sur les indications de Raoul, avaient été restaurés avec soin et remeublés nouvellement. Aucun domestique ne s'y trouvait encore, ce qui permit au colonel d'aller et de venir sans craindre les regards curieux et indiscrets. Il revit avec émotion les grands portraits de famille devant lesquels il s'était recueilli quelques années auparavant. Aucun outrage no les avait altérés ; le séquestre avait été une protection pour eux. A plusieurs reprises, il contempla le portrait de la comtesse et celui de mademoiselle Flavigny. La sensation que leur vue produisit sur son âme

fut profonde chaque fois, quoique les médaillons qu'il possédait et qu'il avait souvent admirés eussent habitué ses yeux au charme de ces physionomies si suaves et si sympathiques. Quelques soupirs, à demi réfoûlés, soulevèrent sa mâle poitrine, et ses lèvres murmurèrent inégalement ces mots :

— A vous, chères et nobles femmes, mes tendresses les plus exaltées, mes plus sincères admirations. Un jour sans doute je tomberai sur quelque champ de bataille pour ne plus me relever. Alors mon dernier souffle redira vos noms bien-aimés, et ma dernière pensée s'envolera vers vous !

Il reprit d'une voix qui faiblissait :

— Enfin, mon bon Raoul va épouser Blanche de Flavigny. Ils ont depuis longtemps l'amour : ils auront bientôt le bonheur. Le ciel m'est témoin que je m'en réjouis. Et cependant, inconsciemment trop naturelle, hélas ! je suis heureux que le devoir m'empêche d'assister à leur union. Leur félicité, en se montrant à mes yeux, me rendrait peut-être jaloux malgré moi. J'aime ! et mon cœur n'a pas l'héroïsme du renoncement et de la résignation.

Il détourna résolument le cours de ses pensées, et poursuivit en ces termes avec une sorte d'enthousiasme fier :

La destinée m'a été propice. Dieu en soit loué ! J'ai pu à la fois me distinguer comme soldat et me dévouer comme fils. Paria de la vie, déshérité de l'honneur, je me suis fait une place dans l'estime et le respect de tous. J'avais juré d'être une preuve irréfutable que l'infamie ne se transmet pas, et ce serment je l'ai tenu. C'est bien. Si jamais le secret de ma naissance se divulgue, et je crains que ce Roch Duhoux n'ait parlé, on n'aura pas du moins à rougir de moi !

Quand il sortit du château, il était calme ; son âme s'était fortement retrempée dans la méditation. Durant quelques heures, il se promena seul au bord du lac. Arrivé devant un massif où il avait pénétré naguère et où il avait trouvé une croix dans l'herbe, il fut tenté de s'y introduire de nouveau, mais une répulsion plus instinctive que raisonnée l'en détourna. Grave et pensif, il acheva sa promenade, et rentra à la ferme, où le souper l'attendait.

Au point du jour, il se leva, écrivit une lettre, mit sous enveloppe plusieurs papiers importants, et confia le tout à Justin.

— Pour madame de Flavigny, lui dit-il.

Après le déjeuner, il fit ses adieux.

— Ainsi, dit Muguette, vous n'attendez pas le retour de vos amis, les maîtres de Morsanges ? Il seront sans doute ici ce soir.

— Je regrette de m'éloigner sans les avoir vus. Mais il est indispensable que je retourne au plus vite vers mon régiment.

— Pourquoi repartez-vous, père Cazeaux ? demanda Justin. Nous avons besoin à la ferme de votre expérience et de votre concours. Demeurez avec nous.

— Je ne me sépare plus de mon colonel, répondit le vieux sergent. Le métier de soldat me plaît. Adieu.

M. Mathieu essaya, lui aussi, de retenir Bénédicte jusqu'au lendemain. Il n'insista pas, voyant bien que c'était inutile. Puis les deux voyageurs montèrent à cheval et prirent le galop pour dissimuler la vive émotion qu'ils ressentaient.

Le soir même, une berline s'arrêtait dans la cour du château de Morsanges. Trois personnes en descendaient : la comtesse, Blanche et Raoul.

Prévenus à temps de leur arrivée, M. Mathieu, Coquelicot et Muguette les reçurent au bas du perron. Les châtelains ayant voulu reprendre sans bruit possession de leurs domaines, aucun paysan n'avait été averti, aucune fête préparée. Il n'y avait pas même un domestique au château, madame de Flavigny ayant annoncé qu'elle organiserait, à son retour, le service de la maison.

A peine les maîtres de Morsanges eurent-ils mis pied à terre, que leurs regards se portèrent vivement autour d'eux.

— Le colonel Bénédicte n'est donc pas ici ? demanda la comtesse avec une visible anxiété.

— Il n'a séjourné que vingt-quatre heures parmi nous, ré-

pondit M. Mathieu. Ce matin, il s'est remis en route pour retourner à l'armée de Sambre-et-Meuse. Son congé de convalescence était à la veille d'expirer.

Un reflet de tristesse se répandit sur le visage de madame de Flavigny, de Blanche et de Raoul. La comtesse étouffa un soupir, la jeune Vendéenne pâlit imperceptiblement, un sourire mélancolique effleura les lèvres du jeune comte qui fixa sur sa belle cousine ses yeux doux et pénétrants.

Coquelicot s'acquitta de la commission dont l'avait chargé Bénédict.

—Voici, madame la comtesse, dit-il, une lettre et de papiers qui vous sont destinés.

Madame de Flavigny rompit le cachet et lut la lettre, qui était ainsi conçue :

« Madame,

« Une nécessité impérieuse m'oblige à rejoindre mon régiment sans avoir eu l'honneur de vous exprimer de vive voix ma sincère affection et mon profond respect. Je m'en sens le cœur tout attristé. Cependant je me console un peu en vous faisant remettre les pièces essentielles qui établissent votre radiation de la liste des émigrés, ainsi que la levee du sequestre mis sur vos biens et sur ceux de mademoiselle Blanche de Flavigny. Le succès de mes démarches est dû presque tout entier, je dois le dire, à la présence sous nos drapeaux de votre bien-aimé Raoul. C'est donc à lui, madame, que vous devez attribuer le mérite de votre rappel en France et la restitution de vos domaines. Le ministre apprécie à sa juste valeur la conduite et le courage de votre brillant officier.

« J'ignore quels sont vos projets d'avenir. Je suppose toutefois que, en présence de la pacification des esprits et du régime plein de modération auquel est soumise la Vendée, vous ne tarderez pas à unir votre cher fils à ma chère nièce Blanche. Le mariage, en principe, me semble exclusif de l'état militaire. En outre, l'obligation pour Raoul de s'occuper de l'administration des vastes propriétés de votre famille ne saurait lui permettre de mener la vie des camps. Qu'il donne donc sa démission en le motivant. Je me charge de l'appuyer de mon influence et de la faire accenter. J'espère, d'ailleurs, que la France va bientôt signer la paix avec la Hollande et la Prusse, qui ont à se repentir cruellement de nous avoir attaqués. Le ministre sera d'autant moins rigoureux en ce qui concerne les démissions.

« Et maintenant, madame, laissez-moi vous dire encore combien je me fais une douce gloire d'avoir pu vous être de quelque utilité au milieu des périls qui vous entouraient. Nous autres, soldats, nous sommes en même temps des hommes d'action et des rêveurs. Les loisirs de nos longues marches, de nos tristes bivouacs, nous portent aisément aux choses romanesques, et notre âme se complait parfois dans les spéculations idéales de l'impossible. Aussi m'est-il arrivé follement de me croire un des vôtres, le plus humble, le plus inaperçu. Avec quel enthousiasme contenu je prenais ma place à vos côtés ! Avec quelle indicible gratitude je recevais les marques de votre familière tendresse ! Il y a vraiment des sympathies irrésistibles ! Tout mon cœur palpitait en songeant que des liens sacrés me rattachaient à vous. Reve charmant ! illusion chimérique, que dissipait bien vite le souffle impitoyable de la réalité ! Si la destinée me réserve une fin rapide, la mort des combattants, tout ce que je demande à Dieu, c'est ce qu'il me permette d'exhaler ma vie les yeux fixés sur le petit portefeuille, le bouquet de violettes et les doux médaillons que je tiens de vous, madame, et de mademoiselle Blanche de Flavigny.

« Recevez mes adieux, mes derniers adieux, peut-être ! et croyez à l'éternelle durée des sentiments dont votre souvenir me pénètre le cœur.

« Colonel Bénédict »

La comtesse avait essayé de lire la lettre tout haut, mais dès les premières lignes sa voix s'était altérée ; ses yeux seuls

achevèrent la lecture. En la terminant, elle détourna la tête : de grosses larmes ruisselaient sur ses joues. A cette vue, M. Mathieu, Coquelicot et Muguet, émus et discrets, s'éloignèrent sans bruit et sortirent du château. Alors madame de Flavigny tendit silencieusement la lettre à son fils, qui la parcourut du regard, et, visiblement impressionné, la remit à sa cousine. Après avoir lu et relu, celle-ci s'approcha vivement de la comtesse et l'embrassa avec une caressante effusion. Ce fut tout : les lèvres se taisaient, mais les âmes avaient parlé, et les plus tendres pensées les vœux les plus ardents venaient de prendre leur essor vers l'héroïque colonel, ce mystérieux proscrit de la famille, qui s'exilait lui-même avec une si sévère abnégation.

Quelques jours s'écoulèrent. La comtesse, Blanche et Raoul semblaient jouir en paix du retour de leur prospérité. Madame de Flavigny parlait tout haut d'unir son fils et sa nièce ; elle exprimait souvent le désir d'accélérer cette union. Une chose cependant la surprenait et commençait à l'inquiéter. C'est que ni l'un ni l'autre des deux fiancés ne partageait son impatience. L'un et l'autre, au contraire, paraissaient vouloir ajourner toute décision à cet égard. Parfois même une sorte de contrainte et de gêne se décelait dans leur physionomie quand la comtesse les engageait à fixer le jour de la célébration. Leur réponse alors était évasive et comme embarrassée. Sur ces entrefaites, Raoul s'empara du bras de sa cousine et disparut avec elle dans une allée du parc. Quand il fut certain de ne pouvoir être entendu, il s'arrêta brusquement, et le regardant avec fixité :

—Avoue que tu ne tiens pas à m'épouser, lui dit-il d'un ton ferme et doux.

Blanche tressaillit imperceptiblement.

—Tu me trompes, j'y tiens, répondit-elle presque aussitôt.

—Tu m'aimes donc toujours ?

—Toujours. Est-ce que tu ne m'aimes plus, toi ?

—Moi, je t'adore.

—Eh bien ?

—Eh bien ! chère âme, il y a un sacrifice au fond de ton cœur.

—Un sacrifice ?

—Oui. Tu en aimes un autre plus que moi.

La jeune fille pâlit, son sein se souleva.

—Je sais bien, reprit Raoul, que l'affection que je t'inspire cherche à vaincre la passion secrète qui te domine en dépit de ta volonté. Mais dois-je encourager cette lutte ? dois-je accepter un cœur qui ne se donne qu'avec une sorte d'effroi ? Non, ma Blanche. Pour m'unir à toi, j'attendrai que ta main puisse se poser dans la mienne sans trouble et sans hésitation. Je retournerai donc me battre. Aussi bien je veux, moi aussi, devenir colonel.

Il tenta de mettre une expression de gaieté dans l'accent qui accompagnait ces derniers mots, mais il n'y réussit pas.

—Mon cher Raoul, lui dit Blanche, j'ignore la dissimulation, et je ne saurais nier que le souvenir de notre sauveur à tous se soit tyranniquement imposé à mon esprit. Plus j'ai voulu m'interdire de penser à lui, plus je me suis sentie maîtrisée par la reconnaissance et l'admiration. De quelle nature est la préoccupation qui m'agite le cœur ? est-ce de l'amour ! Qu'importe, si je ne veux pas y céder, si j'ai résolu de le vaincre ! Ce dont je suis convaincue, c'est que je t'aime tendrement, et que je suis prête à devenir ta femme. Tu me connais assez, mon ami, pour être sûr que mon plus ardent désir, quand nous serons unis, sera de te rendre heureux.

—Oui, tu es bonne et loyale, ma Blanche. Raizon de plus pour que je ne profite pas de ta générosité. Ajournons de nouveaux nos projets. Je ne t'en voudrai pas. La guerre d'ailleurs rendra mon amour patient. J'ai pris goût au métier des armes en voyant les Prussiens mis par nous en pleine déroute. J'espère voir bientôt les Autrichiens culbutés et poursuivis nos baionnettes dans les reins. Nous nous marierons, si tu veux, quand la France aura vaincu la coalition, signé la paix avec l'Europe... et lorsque le calme sera rentré dans ton cœur.

Blanche sourit.

— Mais c'est un ajournement indéfini que tu me proposes là, Raoul ! dit-elle avec une pointe de malice et de gaieté.

Non certes, reparti le jeune officier en s'animant, car la rance est en train de mener l'Europe tambour battant, et plus d'une puissance demande déjà à traiter.

— Alors il faut que je me hâte de rendre la tranquillité à mes sentiments.

— Espères-tu y parvenir ?

— J'en suis sûr, répondit Blanche d'un ton délibéré.

Raoul hocha la tête avec mélancolie.

— Le colonel Bénédicte n'est pas de ceux qu'on cesse d'aimer aisément et qu'on oublie en quelques jours, répliqua-t-il. Moi-même, quoiqu'il soit devenu mon rival, à son insu, il est vrai, je sens que je le chéris encore, et que je le reverrai bientôt sans éprouver ni jalousie ni rancune.

Blanche était devenue t... Une soudaine exaltation colora son visage et fit vibrer sa voix.

— Ah ! que tous les deux vous vous valez bien par le cœur ! s'écria-t-elle. Il n'y a pas en ce monde deux âmes mieux appareillées et plus ressemblantes, deux existences aussi bien faites pour les étrointes de la véritable amitié !

Il y eut un silence, pendant lequel Blanche et Raoul se montrèrent attendris et pensifs. Le noble jeune fille reprit avec une charmante expression de reproche et de regret.

— Ainsi, Raoul, tu es décidé à repartir ?

— Très-décidé, crois-moi.

— Malgré mon consentement formel, tu renonces à m'épouser ?

— J'y renonce, quant à présent du moins.

— Soir, mon ami. J'attendrai ton retour, car, toi vivant, je n'aurai jamais pour époux que mon cher Raoul.

Elle tomba dans les bras du jeune officier. Ils mêlèrent leurs larmes dans un doux et chaste embrassement.

Blanche semblait toute navrée, et cependant Raoul crut remarquer comme un reflet de satisfaction intérieure dans la tristesse de son regard.

Quand madame de Flavigny apprit la résolution de son fils, elle s'efforça de la combattre, mais il demeura inébranlable. Huit jours plus tard, il quitta le château de Morsanges pour se rendre aux frontières, où nos armées victorieuses se préparaient à franchir le Rhin et à porter la guerre sur le territoire ennemi.

ÉPILOGUE

LE PONT DE LODI

I

On était en 1796. A la Convention nationale avait succédé le Directoire. Le général Bonaparte venait de commencer sa première campagne d'Italie, cet admirable prélude du grand poème épique où devait se dérouler son génie des batailles. Les victoires de Montenotte, de Millésimo, de Mondovi, de Pizzighittonne avaient rejeté les Autrichiens dans Lodi, petite ville située sur la rive droite de l'Adda. Après une marche rapide, les Français attaquèrent Lodi à l'improviste et en chassèrent les Autrichiens ; mais ceux-ci, se ralliant au delà de la rivière, firent volte-face et se mirent en devoir de disputer le passage du pont.

Les Autrichiens étaient au nombre de seize mille hommes, doze mille d'infanterie et quatre mille cavalier. Un nuée de tirailleurs s'éparpillaient sur la rive gauche, vingt pièces de canon s'apprétaient à balayer le pont. Il n'était pas d'usage à la guerre, dit un grand historien, de braver de pareilles difficultés. Aussi, répliqua en lui-même, profondément méditatif, le général Bonaparte prenait-il conseil de son audace. Le pâle

jeune homme à la taille grêle, aux traits romains, au regard d'aigle, pesait secrètement dans sa pensée les chances de la plus intrépidité des résolutions.

Pendant ce temps, les soldats, incertains de ce qu'allait ordonner leur général, mais déjà pleins de confiance dans son habileté et dans sa fortune, attendaient, abrités sous les toits italiens ou bivouaquant le long des rues, qu'on leur donnât le signal d'une de ces contres-marches soudaines dont l'armée des Alpes avait contracté l'habitude depuis que Bonaparte la commandait.

Parmi les demi-brigades qui occupaient Lodi, se trouvait le troisième régiment d'infanterie, dont le colonel était Bénédicte. Après le traité de paix signé à Bâle avec la Prusse, le 16 germinal (5 avril 1795), ce régiment avait été détaché de l'armée de Sambre-et-Meuse pour renforcer une des divisions campées sur le Rhin ; mais, tandis qu'il était en route, un nouvel ordre du Directoire lui avait enjoint de pousser jusqu'à Nice pour se réunir à l'armée d'Italie. Le destin propice avait ainsi placé Bénédicte dans les rangs de cette phalange héroïque qui devait se couvrir d'une gloire immortelle à la suite du plus hardi et du plus prodigieux capitaine de cette époque si féconde en grands généraux.

A la tête de son régiment, le jeune colonel s'était élancé l'un des premiers dans Lodi. En attendant la décision du général Bonaparte, il acceptait l'invitation hospitalière d'un patriote italien, et logeait place San Paolo. A demi couché sur un divan, il se reposait, tout en regardant parfois Raoul de Flavigny qui venait de s'endormir dans un grand fauteuil. Le jeune comte avait été nommé capitaine de grenadiers sur le champ de bataille même de Millésimo. Depuis qu'il avait pris du service dans l'armée républicaine, il était devenu véritablement le frère d'armes de Bénédicte, et la différence des grades n'avait pas un seul instant compromis la touchante égalité, la samilière tendresse qui régnaient entre eux. Ils ne se quittaient pas, ils mangeaient à la même table, ils partageaient le même abri. On les appelait *les inséparables*, et comme on soupçonnait qu'une si vive amitié était resserrée encore par quelques liens de parenté mystérieuse, on se montrait plein de sympathie et d'estime pour les deux amis.

— Qu'il est charmant, ce Raoul ! murmura Bénédicte, et surtout qu'il est brave et bon ! Je tremble, à chaque bataille, que la fatalité ne l'enlève. Pauvre comtesse de Flavigny ! quel désespoir serait le sien s'il fallait qu'elle apprit la mort de son fils adoré ! Mon Dieu ! reprit-il avec une émotion pleine de ferveur, si vous décidez que l'un de nous succombera dans cette lutte à outrance qui vient de s'engager, faites que ce soit moi, qui disparaîtrait de ce monde sans briser le cœur d'une mère !

Il prit sur le divan, parmi quelques objets précieux qu'il y avait posés, un médaillon, celui qui représentait la comtesse et Blanche, et il se mit à contempler avec attendrissement les deux têtes aristocratiques et suaves qui s'y trouvaient encadrées. Comme il s'oubliait dans cette contemplation, une voix le fit tressaillir.

— Ah ! mon colonel, je vous y prends ! s'écria gaiement cette voix.

Bénédicte se tourna vers celui qui lui parlait, et vit Raoul appuyé sur un coude, une joue dans sa main, le regard souriant.

— Je parie, reprit le jeune capitaine, que vous avez là sous les yeux le portrait de ma cousine Blanche et celui de ma mère ? Bon ! vous ne passez pas un seul jour sans leur donner un coup d'œil plus ou moins discret. Je m'en plaindrai à mon colonel ; tenez-vous pour bien averti.

— J'aime votre chère famille, mon ami, comme si j'avais l'honneur de lui appartenir. La vue de ces nobles et doux visages me cause un plaisir que je ne puis exprimer. Excusez-moi, Raoul.

— Vous êtes tout excusé, mon colonel. L'amitié véritable forme une parenté, celle du cœur. A ce titre, depuis longtemps vous êtes de ma famille, aussi bien que si nous étions unis par les liens de sang.

Un triste sourire effleura les lèvres de Bénédicte.

— Merci de vos bonnes paroles, Raoul, dit-il, je me sens bien heureux d'avoir un compagnon d'armes tels que vous.

— Et moi donc !... Je regrette parfois de n'être pas véritablement votre frère, car j'aimerais à tout partager avec vous, même la tendresse de l'admirable femme qui m'a donné le jour.

Chose bizarre ! en s'exprimant ainsi, le jeune capitaine appuyait lentement sur chaque mot, et envisageait Bénédicte avec une singulière fixité dans le regard.

— Qui sait ? ajouta-t-il vivement. Un jour ou l'autre, peut-être deviendrez-vous mon parent. Il est des alliances qui peuvent cimenter encore les relations existant entre nous. Blanche de Flavigny.

— Vous aimez, Raoul, interrompit le colonel avec gravité. Je vous en prie, ne plaisantez pas sur ce point. Vous aimez votre cousine, et, je le répète, vous en êtes aimé. Je me réjouirai de votre hymen, mon ami, comme de mon propre bonheur.

— La joie que vous promettez sera, je vous en préviens, ajournée indéfiniment, répondit Raoul en refoulant un soupir.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai plus l'intention d'épouser ma cousine.

— Je ne vous comprends pas, mon ami.

— Qu'il vous suffise de voir, mon cher colonel, qu'en m'unissant à Blanche, dont je ne saurais d'ailleurs nier l'affection pour moi, je l'obligerais à un certain effort de cœur. Or je suis trop fier pour accepter un sacrifice, si facile qu'en soit l'accomplissement.

Disant cela, le jeune capitaine relevait son front avec orgueil, ses yeux brillaient de ce vif éclat qui semble révéler la trace d'une larme dévorée furtivement.

Bénédicte garda le silence. Il était visiblement ému.

— Allons, allons, ne vous gênez pas ! prit Raoul en souriant, passez en revue le petit bataillon sacré de vos souvenirs. Oh ! ne chuchetez pas à le cacher ! Je l'ai aperçu d'ici sur le divan. Voilà le portefeuille vert en cuir de Russie, le bouquet de violettes fanées, le médaillon qui contient les portraits de mon père et de moi. Ah ! mon vieux Bénédicte, comme vous êtes dévot à toutes ces reliques ! comme vous aimez tous ces dons de la reconnaissance et de l'admiration !

— Si je les aime, mon cher Raoul, c'est que je les tiens de votre famille, qui m'inspire un si profond attachement.

— Je le sais bien, vive Dieu ! et je n'en suis pas jaloux, quoique vous ayez une bonne part dans les affections de ma mère et de ma cousine. Il est possible même que vous me primiez dans le cœur de Blanche. Mais, bah ! je suis philosophe, et je ne m'en plains. A votre aise, vous dis-je. Donnez un coup d'œil au portrait de mon père, qui nous regarde peut-être tous deux en planant invisible au-dessus de nous. Posez ensuite vos lèvres sur le portefeuille et le bouquet. Tenez, je détourne la tête pour ne rien voir et ne pas vous gêner.

Il changea, en effet, de position dans le grand fauteuil où il était à demi couché.

Après une minute d'attente :

— Est-ce fini ? demanda-t-il avec une mutinerie d'enfant.

— Oui, répondit le colonel d'un ton rieur, en faisant disparaître dans un pli de son uniforme les quatre talismans.

Raoul se leva, et alla servir la main de Bénédicte.

Maintenant, dit-il, parlons de notre général. Qu'en pensez-vous ?

— Ou je me trompe fort, ou c'est un homme extraordinaire auquel un immense avenir est réservé. Quelle promptitude de résolution ; quelle fermeté dans le commandement ! A une imagination forte et grande, il joint un esprit droit et positif. Ses batailles sont des chefs-d'œuvre de tactique nouvelle, ses proclamations des modèles d'éloquence martiale et d'énergique précision. Il n'a pas seulement les qualités militaires des grands capitaines, il révèle déjà les aptitudes réfléchies des diplomates profonds. Plus je regarde ce jeune homme de vingt-six ans, et plus il me semble que Dieu l'a marqué à l'effigie des plus illustres prédestinés.

— Ce que vous dites là est étrange, mon colonel, et cependant j'avoue que j'ai plus d'une fois ressenti la même impression à la vue de Bonaparte. Il y a en lui je ne sais quoi de fatal ou de providentiel qui étonne et fait penser.

— A peine entré en campagne, reprit Bénédicte, sa gloire égale déjà celle des Jourdan, des Moreau, des Pichegru, des Marceau et des Hoche. Et c'est justice, car avec quelques milliers d'hommes mal équipés, manquant de tout il a soumis le Piémont au pas de course, et battu sans relâche jusqu'ici une armée autrichienne d'une intrépidité reconnue, et commandée par un vieux général plein de bravoure et d'ardeur.

Que va-t-il faire aujourd'hui ? demanda Raoul.

— Je ne sais, répondit le colonel. Il est évident que Bonaparte a voulu prévenir Beaulieu au pont de Lodi, pour empêcher la jonction du général en chef autrichien avec les divisions Colli et Wukassowich. Mais nous sommes arrivés trop tard.

— Je ne puis croire qu'il tente de franchir le pont et de passer sur le corps de Beaulieu. Ce serait d'une imprudence inouïe, et nous serions repoussés.

— Je suppose qu'il tournera l'obstacle par quelque feinte ingénieuse et quelque marche hardie. En tout cas, soyez certain, mon cher Raoul, qu'il achèvera bientôt de détruire l'ennemi. Il a trop bien commencé pour s'arrêter en si beaux chemins.

— C'est aussi ma conviction.

Tandis que Raoul prononçait ces paroles, un soldat de planton entra et remit au jeune capitaine deux lettres marquées au timbre de France. Bénédicte, qui était encore incliné sur le divan, se redressa par un soubresaut.

— Ah ! ah ! lui dit son compagnon avec malice, cela vous émeut, mon cher colonel. Patience ! vous saurez ce que contiennent ces lettres. Je soupçonne qu'il s'y trouve quelque compliment à votre adresse. A moi d'abord d'en prendre connaissance... sans me presser... Ensuite votre tour viendra. Patience !

Il brisa rapidement le cachet de la première, sur l'enveloppe de laquelle il avait reconnu l'écriture de la comtesse ; puis il en dévora le contenu d'un regard que ses larmes voilèrent plus d'une fois.

— Pauvre mère ! dit Raoul ; comme elle m'aime et comme elle tremble pour moi ! Elle prie Dieu que la guerre se termine au plus vite et que la paix me ramène vers elle. La renommée de nos succès est parvenue jusqu'à Morsanges, et, malgré ses inquiétudes, elle se montre toute fière que je sois de la glorieuse armée d'Italie. Elle ajoute que les autorités républicaines lui témoignent les plus grands égards depuis que l'on sait que je suis l'un des vainqueurs héroïques de Montenotte et de Millésimo.

Raoul se tut ; il continua de lire en silence. Lorsqu'il eut achevé sa lecture :

— Le reste, vous concerne, reprit-il. Voyez, mon colonel, voyez vous-même comme on pense à vous, comme on vous affectionne, comme on vous estime ! Ma mère vos louanges, et elle a bien raison, pardieu !

Il tendit au colonel la lettre de la comtesse, puis il ouvrit celle qui lui restait et qu'il savait être de sa cousine, Blanche de Flavigny.

Bénédicte lut à plusieurs reprises ce qui suit :

« Rappelle-moi, mon bon Raoul, au souvenir de ton ami. C'est un grand cœur. Aussi lui ai-je voué une profonde tendresse, une éternelle reconnaissance. Tu ne sauras peut-être jamais, mon fils, jusqu'à quel point je suis heureuse de l'amitié qui vous unit l'un à l'autre. Tout ce que je puis te dire, c'est que Dieu est bon d'avoir ainsi rapproché en ce monde ton existence et celle de ton cher Bénédicte. Je vous réunis souvent dans ma pensée, et je vous étreins tous deux dans mon cœur, car mes rêveries s'envolent chaque jour vers vous et me transportent en imagination tantôt sur le champ de bataille où votre bravoure fait merveilles, tantôt prêt du bivouac où vous vous endormez en vous serrant la main. Ah ! mon doux enfant

chéri, redis-bien à ton colonel que je souhaite de le revoir et de lui exprimer moi-même l'admiration que je ressens pour son noble caractère et sa brillante intrépidité. Puissiez-vous l'un et l'autre rester toujours unis, et puisse le ciel vous protéger à travers les périls que vous affrontez pour la gloire et la salut de la France.

« Adieu, mon Raoul ; ta mère t'embrasse en te bénissant, et elle offre à ton colonel, pour qu'il les presse avec effusion, les deux mains qui viennent de te bénir.

« Comtesse DE FLAVIGNY. »

Lorsqu'il eut en quelque sorte exprimé goutte à goutte tout le sentiment contenu dans les lignes qui précèdent, Bénédicte plia la lettre et la rendit à Raoul. L'impression qu'il avait ressentie était encore visible sur sa joue pâle et dans ses yeux humides. Il se détourna pour la cacher. Un moment après, se sentant plus calme, il reporta son regard sur le jeune capitaine, espérant peut-être que celui-ci lui communiquerait la seconde lettre comme il lui avait communiqué la première. Mais Raoul venait de glisser les deux missives dans une poche de son uniforme.

— Vous vous doutez bien, mon colonel, dit-il, que ma cousine m'a écrit en même temps que ma mère. À mon grand regret, je ne puis vous mettre sous les yeux son gracieux style épistolaire ; elle ne m'y autorise pas, même elle me l'interdit. Mais il ne faut point lui en vouloir, car elle me parle comme toujours de vous en des termes capables de satisfaire l'amour-propre le plus exigeant : à plus forte raison le vôtre, qui se contente de si peu. Il y a d'ailleurs dans ce que Blanche me confie à moi personnellement de certaines choses que je ne saurais révéler à mon meilleur ami. Plus d'une famille à son secret qu'il convient de garder sans partage. Sachez donc seulement que mademoiselle de Flavigny conserve pour vous une amitié enthousiaste, et que dans son cœur nul ne l'emporte sérieusement sur vous.

Ce ne fut pas sans un peu d'effort que Raoul articula ces derniers mots.

— En vérité, mon ami, vous me rendrez bien heureux et bien fier, se hâta de répondre Bénédicte. Mademoiselle de Flavigny est la plus poétique apparition qu'ait eue ma jeunesse ; plus d'une fois j'ai souhaité d'occuper une modeste place dans ses souvenirs. Jugez donc si je me félicite d'apprendre que je suis après sa famille, après votre mère et vous, la personne qu'elle honore de ses plus tendres, de ses plus généreux sentiments !

Raoul hochait la tête ; une ombre de mélancolie se répandit sur son front. Sans ajouter un seul mot, il alla s'accouder dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte sur la place San-Paola, où bivouaquait son régiment. Là le contenu de la lettre de sa cousine lui revint à l'esprit.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon cher Raoul,

« J'ai un regret, presque un remords. Je me reproche d'avoir commis une grave imprudence, d'avoir cédé trop facilement à l'insistance de tes questions. Pourquoi, dans une lettre précédente, ai-je confirmé les soupçons que tu avais conçus ? Pourquoi ai-je livré le secret que, malgré la pénétration de ton esprit, tu n'avais fait qu'entrevoir ? Ah ! que ne puis-je ressaisir la révélation qui m'est échappée ! Oui, je crains que mon indiscretion n'ait troublé ton âme et peut-être indisposé ton cœur. Mais non, tu es juste et bon, et je m'alarme à tort. Ce que tu sais à présent, ce que je t'ai dit en toute vérité n'altérera en rien, n'est-ce pas, l'amour profondément respectueux que tu ressens pour la meilleure et la plus vertueuse des mères, l'affection sans réserve que tu témoignes au plus sincère, au plus dévoué des... AMIS ? Hélas ! déplorons tout bas la catastrophe qui a frappé cette femme angélique ; mais aussi remercions Dieu d'avoir permis que le crime ait engendré la vertu, que l'infamie ait produit l'honneur.

« Ai-je besoin de te recommander un silence absolu en ce

qui concerne le lugubre mystère, mon cher Raoul ? Point d'allusions, point de demi-mots devant Bénédicte. Ne semblons pas connaître ce qu'il s'efforce lui-même de paraître ignorer, le stoïque jeune homme ! Il y a des laidours humaines qu'il faut oublier. Il y a des forfaits dont le souvenir doit être proscrit. C'est assurément là l'opinion de ton colonel. Ame rigide, et que nous ne saurions trop admirer ! Oui, je te le répète, j'aime ce chevaleresque soldat, ce sublime enfant trouvé, ce modeste héros. Mais, crois-moi, tu tiens et tu tiendras toujours la première place dans ma pensée et dans ma vie. Tu as eu tort, grand tort de croire que je t'aimais moins depuis deux ans, et que je méditais de me soustraire à la réalisation de nos projets d'avenir. Si j'ai consenti à une séparation, c'est que j'ai compris que ta présence dans les rangs de l'armée républicaine était une gloire pour toi, et pour ta mère une sécurité. Du reste, je suis toujours prête à te donner ma main, et je te jure que l'espoir de notre union est mon plus doux rêve de bonheur.

« Adieu, mon Raoul bien-aimé. Je t'embrasse de toutes les forces de mon cœur. Adresse de ma part mille compliments bien affectueux à l'homme que j'estime et que j'honore le plus au monde après toi.

« Blanche DE FLAVIGNY. »

Chaque phrase, chaque mot de cette lettre venait de se reproduire avec exactitude dans la mémoire du jeune capitaine, et, bien qu'il se sentit vivement impressionné par les protestations dont le comblait sa cousine, il n'en resta pas moins convaincu que Blanche mettait plus d'abnégation que de franchise dans l'expression de ses sentiments pour lui. Sa modestie d'ajouter foi à l'entière sincérité de celle qui persistait à le choisir pour époux. Le voyant réfléchi, presque soucieux, Bénédicte s'approcha de lui, et lui demanda le motif de sa préoccupation. Raoul ne répondit pas, mais il fit remarquer à son colonel qu'une certaine agitation commençait à se répandre sur la place San-Paolo.

Un sergent entra brusquement dans la chambre : c'était le père Cazeaux.

— Ordre du général en chef, dit-il. Réunion des compagnies de grenadiers de chaque demi-brigade, et formation d'une seule colonne pour franchir le pont de Lodi. On t'attend, Bénédicte, et vous aussi, mon capitaine. Il paraît que ça va être rude et chaud. En avant !

Cette nouvelle était imprévue ; cependant elle ne surprit que modérément Raoul et son colonel, habitués qu'ils étaient déjà aux combinaisons inouïes de Bonaparte. Toutefois Bénédicte éprouva une sensation bizarre, qui ressemblait à un pressentiment. Une secrète appréhension lui agita le cœur, il pâlit en fixant son regard sur Raoul. Peu s'en fallut qu'il ne lui intimât l'ordre de ne pas le suivre. Mais le jeune comte était capitaine de grenadiers : lui défendre de remplir un devoir dangereux eût été courir le risque de le blesser, et le colonel ne l'osa pas.

On descendit sur la place ; plusieurs compagnies y étaient sous les armes, les autres prêtes à se diriger vers l'endroit où la terrible colonne avait ordre de se former. C'était à l'abri même des murs de Lodi, en face de la porte qui s'ouvrait sur le pont.

Quand le colonel arriva, conduisant ses grenadiers, Bonaparte était là, à pied, l'air calme, l'œil brillant. Plusieurs généraux l'entouraient : Masséna, Augereau, Serurier, Berthier. La colonne commençait à grossir ; ceux qui la composaient étaient pour la plupart des soldats accourus aux armées à l'époque de la levée en masse, jeunes, instruits, habitués aux fatigues, aguerris par des combats de géants au milieu des Pyrénées et des Alpes. Ils étaient superbes d'allure martiale et d'inflexible résolution.

Tout à coup le général en chef ordonna à la cavalerie échelonnée dans les rues de remonter l'Adda et d'aller la franchir à gué au-dessus du pont ; puis il aborda ses grenadiers, parcourut leurs rangs, s'arrêta devant plusieurs d'entre eux, les excita,

leur souffle l'ardeur qui bouillonne dans son sein. Déjà il les connaît tous, ces héroïques ; il sait leurs noms. Il leur parle, il leur rappelle quelque action d'éclat.

—Bernard Jordy, dit-il à l'un d'eux, tu étais dans la redoute de Montélégino avec le colonel Rampon, dont les soldats avaient juré de mourir. Trois fois vous avez repoussé toute l'infanterie autrichienne. C'est bien ! je compte sur toi et sur tes braves camarades. Gauthier Danglard, reprend-il s'adressant à un autre, je t'ai vu à Dégo sauvant la vie à ton colonel en tuant de ta main trois Piémontais. Fais ton devoir comme toujours, mon enfant. Quant à toi, Philippe Rostaing, ajoute-t-il en descendant sur un troisième l'éclair de son regard, je me souviens que tu es resté seul sous une grêle de balles devant le vieux château de Cossaria, quand la colonne d'attaque se repliait, après avoir vu tomber le général Joubert, qui l'entraînait à l'assaut. Ferme et d'aplomb, mon ami ! nous allons frapper un grand coup.

Vingt fois il interpelle de la sorte ses grenadiers, individuellement ou par groupes : chaque fois un frisson de bravoure extraordinaire remue les poitrines ardentes et les visages brunis par le soleil italien. Soudain il aperçoit le colonel Bénédicte presque en tête de la colonne et va droit à lui.

—Je m'étonne que vous ne soyez pas encore général, lui dit-il d'un ton bref. Votre nomination vous attend de l'autre côté de l'Adda.

—Je compte y trouver surtout un triomphe éclatant pour nos armes, répondit tranquillement le colonel.

—Vous n'êtes donc pas ambitieux ?

—Non, mon général. Il me suffit de savoir que le vainqueur de Montenotte et de Millésimo est content de moi.

Bonaparte contempla quelques secondes en silence le beau visage de Bénédicte et s'éloigna sans ajouter un mot. Il parcourut rapidement toutes les lignes, puis retourna vers les généraux qui attendaient ses ordres. Bénédicte épiait du regard, avec une attention sigilière, chacun de ses mouvements. Il semblait maîtrisé par une secrète préoccupation. Il tressaillit en remarquant un geste expressif du général en chef qui désignait la perte de la ville donnant sur le pont, et en voyant Masséna, Augereau, Serurier et Berthier poser la main sur la garde de de leur épée. Aussitôt il se tourna vers Raoul, qui se tenait à quelques pas de lui, et d'une voix calme et ferme :

—Capitaine, dit-il, je veux que nous marchions sous les plis de notre drapeau. Je vous charge d'aller le prendre dans l'appartement que nous venons de quitter.

—Mais, mon colonel, objecta Raoul étonné, on va partir.

—Allez, vous dis-je, je l'ordonne, et hâtez-vous.

Il n'y avait pas à répliquer. Le capitaine courut vers la place San Paolo. Après quelques minutes de recherche impatiente, il fit sauter la serrure d'une armoire, dans laquelle il trouva enfin le drapeau que Bénédicte, avec préméditation, y avait enfoncé avant de quitter l'appartement.

—Ah ! mon colonel, murmura-t-il, vous avez voulu me soustraire à l'effroyable danger du pont de Loai ; mais j'espère bien que vous n'y réussirez pas.

Il appuya sur son épaule la hampe du drapeau et se remit à courir.

En ce moment même, Bonaparte faisait ouvrir la porte de la ville et lançait sa formidable colonne sur le pont. Il avait calculé qu'un mouvement rapide empêcherait cette colonne de beaucoup souffrir.

—En avant, et au pas de course ! s'était-il écrié.

—En avant, et au pas de course ! avaient répété généraux, officiers et soldats.

Puis, les rangs serrés, l'arme au bras, la magnifique phalange avait fait résonner, au bruit de son élan, les échos sonores de l'Adda.

Un feu épouvantable l'accueillit, foudroyant la tête entière de la colonne. En un clin d'œil, les premières lignes jonchèrent le sol comme des épis fauchés. Mais la cohorte terrible n'en continua pas moins d'avancer sous un déluge de balles, de mitraille et de boulets. Au milieu de ce cataclysme de fer et

de feu, à travers ce fracas étourdissant, parfois une voix dominait. Elle répétait sans s'émouvoir :

—Serrez les rangs ! serrez les rangs, grenadiers !

C'était la voix de Bénédicte qui électrisait les siens par son courage tranquille, et qui souriait, tant il était heureux d'avoir pu éloigner Raoul. Rien ne ralentissait sa course : il allait, il allait, franchissant les morts et piétinant dans le sang.

Au milieu du pont, une décharge infernale jonche le sol de cent cadavres ; les grenadiers s'arrêtent frémissants, indécis. Ils vont reculer, tandis que Bénédicte reste seul en avant.

—Abandonnez-vous donc votre colonel ? s'écrie-t-il.

—Non, non ! répond un jeune officier en brandissant un drapeau.

Et Bénédicte reconnaît Raoul, qui a traversé la colonne et vient de reprendre son rang de combat.

—J'arrive à temps, poursuit l'intrépide capitaine avec fierté.

Puis il ajouta en bondissant :

—Grenadiers, au drapeau !

Les soldats de son régiment se pressent autour de lui, les autres hésitent encore. Le péril est effrayant, Bénédicte se jette devant Raoul et le couvre de son corps ; le jeune officier veut échapper à cette protection, mais à peine a-t-il fait un mouvement que, frappé de trois balles, il chancelle et tombe entre les bras du père Cazeaux. Le colonel pousse un cri de désespoir étouffé par le tonnerre de l'artillerie qui gronde sans relâche.

—Sauvez Raoul ! emportez-le ! s'écria-t-il.

Puis il s'empare du drapeau criblé, déchiré, et la mort dans l'âme, esclave du devoir, il se précipite encore aux premiers rangs.

A l'instant même, Angereau, Masséna, Berthier, Serurier s'élançèrent sur le front de la cohorte ébranlée ; ils la ranimèrent, la raffermirent et l'entraînent de nouveau. Le pont est franchi, les canonniers sont tués sur leurs pièces, et l'infanterie autrichienne, qui s'avance pour soutenir l'artillerie, est attaquée avec fureur. Après ce qu'ils viennent de faire, les grenadiers ne redoutent plus les baionnettes. Ils enfoncent l'ennemi et le dispersent, tandis que la cavalerie française, qui avait traversé la rivière à gué, arrive au galop et sabre les fuyards.

Par ce coup d'audace inouïe, la ligne de l'Adda est conquise ; malheureusement Colli et Wukassowich ont eu le temps de gagner la chaussée de Brescia, et ne peuvent plus être coupés.

Les Autrichiens culbutés et le triomphe certain, Bénédicte, le cœur ulcéré, l'esprit anxieux, abandonna le champ de bataille ; il rentra précipitamment dans Lodi, où l'on avait transporté Raoul. Il trouva son compagnon d'armes dans la chambre hospitalière de la place San-Paolo. Le père Cazeaux et un chirurgien se tenaient au chevet du lit où étaient étendu le blessé. Le colonel tomba à genoux : un flot de larmes muettes inondait son visage. Il saisit une des mains de Raoul, et y colla ses lèvres tremblantes. Au bout d'un instant il se releva et examina avec une indicible angoisse le front blême du moribond, dont les paupières étaient closes ; puis s'adressant au docteur :

—Y a-t-il de l'espoir ? lui demanda-t-il.

—Non, répondit tristement le chirurgien.

Le colonel frissonna. Se tournant alors vers le père Cazeaux, il reprit :

—A-t-il parlé ?

—Oui... il a même eu la force d'écrire.

—A qui ?

—A sa mère.

—Et la lettre ?

—La voici. Il m'a dit de te la confier pour que tu la remettes toi-même à la comtesse de Flavigny dès que la paix te laissera libre de retourner à Morcanges.

Bénédicte prit vivement la lettre des mains du père Cazeaux et la regarda d'un air navré : puis un sanglot lui échappa.

— Mon Dieu ! soupira-t-il, pourquoi l'avez-vous choisi, lui, l'heureux et cher enfant ? J'étais là, moi, tout prêt à mourir !

Comme il achevait ces mots, le corps de Raoul s'agita, ses lèvres déjà serrées se dilatèrent, ses yeux s'entr'ouvrirent, réfléchissant une pâle lumière, qui se condensa peu à peu sur les traits du colonel. Alors le mourant sourit avec une douceur ineffable ; il essaya de se soulever, mais il put à peine faire un mouvement.

— Adieu... Bénédicte ! dit-il en le regardant avec une étrange fixité. Adieu... mon frère... mon bon frère !...

Tout en frémissant, le colonel se pencha sur le blessé pour être seul à l'entendre, mais Raoul venait d'expirer.

Une heure plus tard, un homme entra dans la chambre mortuaire : c'était le héros d'Italie, c'était Bonaparte. Il s'inclina en silence devant le mort ; puis, serrant la main de Bénédicte, qui refoulait énergiquement sa douleur :

— J'ai voulu, lui dit-il, vous annoncer moi-même que vous êtes nommé général de brigade.

— Je vous rends grâce, répondit Bénédicte ; mais je voudrais être simple soldat, et que mon ami fût encore vivant !

II

Un matin, le soleil se leva rayonnant sur le lac de Grand-Lieu. La campagne, tout humide de rosée, étincelait comme un écrin de diamants, un concert sonore et joyeux retentissait dans l'air : voix éternellement mélodieuse de l'eau qui bruit, du feuillage qui murmure, des insectes qui bourdonnent et des oiseaux qui chantent. Il y avait fête pour les yeux et pour l'âme dans cette double harmonie de fraîche musique et de lumière pleine d'éclat. Cependant deux femmes cheminaient à pas lents, le regard voilé de tristesse, dans le sentier qui conduit du château à la ferme de Morsanges. Elles étaient vêtues de noir, rien n'adoucissait la rigidité de leur deuil : c'étaient Blanche et la comtesse de Flavigny.

Comme elles arrivaient à la ferme, Coquelicot et Muguette en sortaient pour se rendre au château. M. Mathieu les accompagnait.

— Bonne nouvelle, madame la comtesse ! s'écria Muguette en agitant un papier dans sa main.

— Qu'est-ce donc ? lui demanda madame de Flavigny.

— Une lettre du général.

— De Bénédicte ! reprit Blanche avec une légère émotion.

— Oui, mademoiselle. Il vient. Il sera ici demain, peut-être aujourd'hui.

La comtesse pâlit. Le saisissement qui faisait refluer son sang vers le cœur n'avait cependant rien de pénible, car un éclair de joie traversa son regard.

— Tenez, madame, reprit Muguette, lisez vous-même, et vous verrez comme l'espérance de nous revoir, de revoir les dames de Flavigny, le rend heureux.

Madame de Flavigny prit la lettre d'une main qui tremblait imperceptiblement.

— J'aime à croire, dit-elle, que le père Cazeaux est avec le général ?

— Oui, madame la comtesse, répondit Coquelicot. Lui aussi nous arrive, et même il ne nous quittera plus.

— Il renonce donc à l'état militaire ? demanda mademoiselle de Flavigny.

— Contre son gré, sans doute, car il a eu la jambe droite emportée par un boulet au passage du pont d'Arcole, et il vient d'être retraité avec le grade de sous-lieutenant.

— Pauvre père ! murmura Muguette. Quand on se bat, reprit-elle, le passage des ponts est chose terrible, en vérité.

A peine avait-elle achevé ces mots qu'elle se reprocha de les avoir prononcés, car elle vit la comtesse tressaillir et deux grosses larmes lui perler dans les yeux.

— Tais-toi donc ! dit vivement Justin à sa femme. Oublies-tu le malheur du pont de Lodi ?

— Je n'y pensais pas.

Muguette restait toute chagrine, toute décontenancée,

madame de Flavigny s'en aperçut, et, devinant le motif de son embarras, elle l'embrassa au front.

— Console-toi, chère petite, lui dit-elle, je ne t'en veux pas. Tout ce qui me rappelle mon cher Raoul m'émout sans doute, mais aussi plaît à mon cœur. Quand tout à l'heure je te parlais de ton père, je me souvenais que c'est lui qui l'a reçu mourant dans ses bras, et qui, il y a un an, presque jour pour jour, m'a rapporté sa dépouille mortelle, par ordre de notre ami Bénédicte. Console-toi, te dis-je : il m'arrive parfois d'évoquer moi-même avec fierté le glorieux souvenir du pont de Lodi.

— Ah ! madame, je vous remercie de vouloir bien excuser ma maladresse ! répondit la jeune fermière avec une touchante vivacité.

La comtesse s'assit sur un banc de verdure, à l'ombre d'un grand orme, au bord du lac, et lut la lettre de Bénédicte. Cette lettre était adressée à M. Mathieu, qui était venu la communiquer à Muguette et à Coquelicot, en les priant d'aller bien vite annoncer aux dames de Flavigny la prochaine arrivée du jeune général.

Bénédicte écrivait que Bonaparte avait signé, le 29 germinal an V (17 avril 1797), un traité de paix provisoire avec un plénipotentiaire autrichien ; que Masséna, l'un des plus illustres généraux divisionnaires de l'armée d'Italie, avait été chargé de porter au Directoire la convention en règle désignée sous le nom de préliminaires de Léoben.

— J'ai obtenu, ajoutait-il, l'autorisation de faire partie de l'escorte de Masséna, et je suis à Paris depuis quelque jours. Mais je m'empresse de me soustraire aux fêtes qui nous sont données ici en l'honneur de la cessation des hostilités entre la France et l'Autriche, et je pars ce soir même, avec le père Cazeaux, pour aller vous serrer la main, embrasser nos chers petits fermiers, et saluer respectueusement madame la comtesse et mademoiselle Blanche de Flavigny. C'est avec une joie presque enfantine que je me dispose à m'élaner vers le pays natal. Ah ! je compte bien vous trouver tous brillants de santé, vous, Muguette et Coquelicot ! mais je crains, hélas ! que mademoiselle Blanche et madame de Flavigny ne soient souffrantes. Il y a des chagrins qui ébranlent à jamais l'âme et le corps. N'importe ! j'ai hâte de revoir le château de Morsanges, et d'être un moment en présence de ces deux nobles femmes, que je n'ai pas revues depuis si longtemps."

La lettre se terminait par la nouvelle du malheur qui avait frappé le père Cazeaux sur le pont d'Arcole, et par l'annonce de la récompense qu'avait obtenue le vieux sergent, admis à la retraite comme officier et pensionné par l'État. Dans un post-scriptum, Bénédicte ajoutait que la réception de sa lettre ne précéderait son arrivée que de quelques heures, d'un jour tout au plus.

Après avoir relu cette lettre, la comtesse la tendit à Blanche, qui déjà l'avait parcourue du regard ; puis elle dit avec une visible émotion :

— En venant à la ferme, ma nièce et moi, nous espérons avoir des nouvelles d'Italie et de ceux auxquels nous nous intéressons ; mais nous ne comptions pas sur le bonheur d'apprendre que le général Bénédicte est en chemin pour Morsanges. Rien, je vous l'assure, ne pouvait me causer une satisfaction égale à celle que j'éprouve en ce moment.

Un reflet lumineux venait d'éclairer la physionomie de la comtesse, qu'une mélancolie sombre n'avait jamais abandonnée depuis un an, depuis la mort de Raoul.

Après une pause, elle reprit avec une douceur presque souriante :

— Mes amis, j'ai une grâce à vous demander.

— A nous, madame la comtesse ? A Justin et à moi ?

— Oui, et aussi à M. Mathieu.

— Cette grâce vous est accordée d'avance, madame, répondit le vieux savant. Nous n'avons rien à vous refuser. De quoi s'agit-il ?

— Je désire que le général soit reçu au château, et je vous prie de me laisser seul lui offrir l'hospitalité.

— Ce n'est que ça ! s'écria Muguette. Oh ! mais c'est bien légitime ! Est-ce qu'il serait convenable qu'un général habitât dans une ferme ou dans un petit ermitage ? Dans un palais, à la bonne heure ! N'est-ce pas, monsieur Mathieu ?

— Chère enfant, répondit le vieillard, le général dont nous parlons est resté simple et sans prétentions, soyez-en sûre. Il se trouverait bien placé à la ferme comme à l'ermitage. Mais il suffit que madame de Flavigny nous exprime un vœu pour que nous nous fassions un devoir d'en favoriser l'accomplissement.

— C'est cela même ! repartit Coquelicot. Sacrifions-nous ! c'est si beau.

— ... De se dévouer ! acheva Muguette en riant au nez de son mari. Nous connaissons ça. Crois-moi, change de tic.

— Jamais ! .. seulement je perdrai celui-ci, foi de Coquelicot ! .. Es-tu contente ?

— Tu es un amour d'homme ! répliqua gaiement Muguette, en embrassant le jeune fermier.

La comtesse prit le bras de Blanche et s'en retourna vers Morsanges. Elle ordonna de préparer un appartement pour l'hôte qu'elle attendait ; puis elle expédia sur la route un cavalier chargé de la prévenir de l'approche du général.

Dans l'après-midi, le cavalier revint lui annoncer qu'il avait fait la rencontre d'une berline de voyage occupée par deux hommes, dont l'un avait une jambe de bois. Il ajouta que la berline devait être encore à deux ou trois lieues, car il l'avait distancé en revenant sur ses pas à franc étrier.

Cette nouvelle, madame de Flavigny donna ses derniers ordres, monta avec Blanche dans une calèche et fit signe de partir. Le cocher était instruit de la direction qu'il fallait suivre. Un quart d'heure plus tard, il s'arrêta au milieu d'un carrefour où se croisaient plusieurs chemins. Une berline ne tarda pas à déboucher par un de ces chemins. Le postillon, conducteur novice, peu familiarisé avec le labyrinthe du Bocage, mit ses chevaux au pas et interrogea le cocher.

— Je vous salue, général, dit alors une voix grave et douce qui agita électriquement Bénédicte, enfoncé tout pensif dans les coussins de la voiture.

Il se redressa aussitôt, regarda par la portière, et reconnut Blanche ainsi que la comtesse de Flavigny. D'un bond il s'élança à terre, s'inclina tout frémissant, et posa ses lèvres sur les deux belles mains qui s'offraient à lui.

— Blanche et moi, reprit la comtesse, nous sommes venues au-devant de vous pour vous emmener au château. J'ose espérer que vous ne refuserez pas de recevoir chez moi l'hospitalité.

— I y a des honneurs qu'on accepte avec une profonde reconnaissance, répondit le général. Permettez-moi cependant de me rendre d'abord à la ferme et à l'ermitage, où je suis attendu, puis je m'empresserai de me faire l'hôte du château de Morsanges.

— Non pas, s'il vous plaît ! répliqua Blanche avec sa vivacité d'autrefois ; nous vous enlevons même malgré vous, et nous ne souffrons aucun retard. C'est d'ailleurs convenu avec M. Mathieu, Muguette et Coquelicot. Prenez donc place dans notre calèche et considérez-vous comme notre prisonnier.

— Le reste, ajouta madame de Flavigny, j'ai fait prévenir de votre arrivée ceux que vous avez naturellement hâte de revoir ; nous les trouverons réunis au château.

— Ne résiste pas à ces dames, mon cher Bénédicte, et profite de leur invitation, dit le père Cazeaux, qui, penché à la portière de la berline, regardait et écoutait.

Alors seulement la comtesse et Blanche virent l'ancien fermier devenu sous lieutenant. Elles le saluèrent avec cordialité et le complimentèrent, ce qui toucha visiblement le brave soldat.

Bénédicte s'assit dans la calèche, qui rebroussa chemin, suivie de la berline. On roula rapidement, et l'on entra bientôt dans la cour d'honneur de Morsanges, où l'on aperçut Muguette, Coquelicot et M. Mathieu debout sur les degrés du perron.

Ce jour-là, il y eut une fête au château, mais une fête in-

time, fête recueillie, si l'on peut dire, car l'âme de la comtesse n'était pas disposée à se réjouir autrement. On ignorait dans le pays l'arrivée du général et du sous-lieutenant de l'armée d'Italie, qui avaient voyagé en habit bourgeois et *incognito*, aussi aucune manifestation publique ne vint-elle troubler la félicité tranquille, même un peu mélancolique, qui régnait dans la demeure de madame de Flavigny.

Invités avec insistance, la famille Cazeaux et M. Mathieu restèrent jusqu'au soir à Morsanges. On se sépara en promettant de se revoir le lendemain.

Sur le point de se retirer dans l'appartement qui lui était destiné, Bénédicte présenta une lettre à la comtesse en lui disant d'une voix altérée :

— Il m'était prescrit, madame, de vous la donner moi-même, et j'ai dû attendre jusqu'à ce jour. Cette lettre est un dernier souvenir. Pardonnez-moi de ne vous l'avoir pas remise quelques heures plus tôt. J'ai voulu que vous pussiez vous retrouver libre et sans contrainte avec le cœur de celui qui n'est plus.

— Et vous avez bien fait, général ! répondit la comtesse en refoulant une larme.

Bénédicte s'inclina et sortit du salon, laissant seules madame de Flavigny et Blanche, qui s'enfermèrent pour lire, sans être interrompues, la lettre de Raoul. Quelques minutes après, on entendit comme une suffocation de sanglots : la comtesse et mademoiselle de Flavigny pleuraient, enlacées dans les bras l'une de l'autre, et s'étreignaient.

Le lendemain, vers huit heures, Bénédicte se disposait à quitter le château, pour se rendre à la ferme et à l'ermitage, lorsqu'il rencontra sous le vestibule la comtesse qui le pria de l'accompagner dans une promenade matinale autour du parc de Morsanges et au bord du lac de Grand-Lieu.

— Il s'agit pour moi, reprit madame de Flavigny, d'un petit pèlerinage que je tiens à accomplir avec vous.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit le général un peu surpris.

Comme la veille, la comtesse vêtue en grand deuil. Les fatigues de l'insomnie se décelaient dans la pâle transparence de ses joues et la langueur ternie de ses yeux. Cependant son attitude et sa voix semblaient annoncer une certaine fermeté d'âme. Elle s'empara familièrement du bras de Bénédicte, et prit l'une des allées sinueuses qui s'ouvraient devant le perron du château. On chemina lentement. Madame de Flavigny interrogeait le général sur la guerre d'Italie, sur l'homme extraordinaire qui venait de faire retentir l'Europe du bruit de ses éclatantes victoires. A chacune de ses questions, Bénédicte répondait avec le profond enthousiasme d'un esprit convaincu.

— Que vous dirai-je, madame ? ajouta-t-il en se résumant : c'est un géant à l'apparence grêle ; c'est une flamme inextinguible dans un mince foyer d'airain. Grâce à sa vaste pensée, à son imagination puissante, à son génie fécond, en dix mois il a détruit une armée piémontaise et trois armées autrichiennes. Avec cinquante mille hommes à peine, il en a battu deux cent mille dans douze batailles rangées et dans soixante combats. Rapide et terrible, il a menacé de briser l'empire d'Autriche, et l'orgueilleux empereur s'est hâté de demander la paix. Il y a de l'aigle en Bonaparte ; car il semble porter la foudre. Dieu, je le pense, le destine à planer dans les plus hautes régions de ce monde.

— Homme étrange ! murmura la comtesse toute réfléchie. Le croyez-vous ambitieux ?

— Oui, madame. Il influera inévitablement sur l'avenir de notre patrie.

— Comme Monck ?

— Jamais !

— Comme Washington ?

— J'en doute.

— Comme César ?

— Peut-être !

Il y eut un moment de silence, que la comtesse rompit brusquement.

— Il est certain, dit-elle, que, si les révolutions sont pleines

de calamités publiques, elles sont fécondes en grands hommes. Elles bouleversent les sociétés, mais elles font surgir le génie des entrailles d'une nation. Il y a quelques mois, reprit-elle, j'ai vu passer ici un des plus grands généraux produits par la tempête révolutionnaire : le vainqueur de Wissembourg, le pacificateur de la Vendée.

—Hoche ?

—Celui-là aussi est assurément un homme exceptionnel, quoique à peine âgé de vingt-neuf ans. A un brillant courage il unit une rare intelligence et une exquise bonté. Mais, je ne

—Oui, je sais cela ; et, chose surprenante ! presque tous, en effet, ont succombé dans le laps de temps qu'il avait prescrit. Souls, Stofflet et Charette survivaient ; ils ont péri l'un et l'autre l'année dernière : le premier, fusillé à Angers, le 7 ventôse (26 février), et le seconde à Nantes, le 9 germinal (22 mars).

Tout en échangeant ces paroles, les deux promeneurs étaient parvenus devant une rotonde de verdure, formée par des saules, des mélèzes, des sapins et des ifs. C'était là un des replis les plus sombres du parc. Une épaisse futaie de chênes avait



La comtesse lui prit la main et le contraignit de s'approcher. (Page 528).

sais pourquoi, il m'a semblé qu'il avait sur le visage l'empreinte d'une mélancolie profonde et comme le sceau fatal d'une destinée incomplète. M. Mathieu, qui lui a parlé, a ressenti, en le regardant, la même impression. " Cet illustre général, m'a-t-il dit avec tristesse, médite de grandes et belles choses, mais je doute que Dieu lui laisse le temps de les accomplir. "

—Grave prédiction de la part d'un observateur si clairvoyant, réfléchit Bénédicte moitié souriant, moitié sérieux. Cela me rappelle ce qu'il a osé prédire en plein conseil de guerre des généraux royalistes siégeant aux Herbiers.

lancés, qui régnait alentour, ajoutait encore à l'aspect mélancolique de mystérieux abri.

La comtesse pénétra dans l'enceinte funèbre ; Bénédicte l'y suivit : ils s'arrêtèrent devant une tombe en marbre blanc, sur laquelle se détachait un beau médaillon ; deux bas-reliefs, remarquablement sculptés, se dessinaient sur les parois latérales du monument.

—Votre ami est là, dit la comtesse en se prosternant.

Le général, le cœur oppressé, se pencha sur la tombe ; il lut ces mot :

CI-GIT
LE COMTE RAOUL DE FLAVIGNY
MORTELLEMENT FRAPPÉ
AU PASSAGE
DU
PONT DE LODI
LE 20 FLORÉAL (9 MAI 1796).

Bénédict demeura immobile, comme paralysé par la poignante sensation du souvenir. Quand il fut maître de lui, il regarda le médaillon où se profilait le doux visage de Raoul, d'une extrême ressemblance et d'une parfaite exécution, puis il examina les bas-reliefs.

L'un représentait une colonne de grenadiers français franchissant un pont sous le feu des Autrichiens, tandis qu'un jeune capitaine agite un drapeau au milieu des blessés et des morts. L'autre montrait un colonel voulant faire de son corps un bouclier au jeune capitaine, qui tombe blessé entre les bras d'un vieux sergent. L'artiste avait admirablement rendu l'effet de cette double et terrible situation.

—Est-ce bien ainsi ? demanda la comtesse en se relevant.

—C'est saisissant, répondit le général.

—Le sculpteur, reprit madame de Flavigny, s'est inspiré pour le médaillon d'une peinture qui est dans la galerie des portraits de famille, et, pour les bas-reliefs, des descriptions que lui a faites le père Cazeaux.

—Tout cela est vraiment digne de celui qui repose ici, murmura Bénédict dont la voix faiblissait.

—Les Flavigny, ajouta la comtesse, possèdent un caveau seigneurial dans la chapelle du cimetière de Montaigu, et nous y avons enseveli, il y a deux ans, les restes mortels du comte Hector, mon époux, exhumé du champ de bataille de Savenay. Mais je n'ai pas eu la force de me séparer de mon Raoul, et j'ai voulu que son tombeau fût à Morsanges, où je compte achever mes jours.

—Son âme heureuse doit souvent errer sous ces ombrages : il vous aimait tant, madame ! et il aimait tant mademoiselle Blanche de Flavigny !

—Chaque matin je viens avec elle faire ma prière ici ; mais aujourd'hui j'ai désiré y venir seule avec vous... Et maintenant, reprit la comtesse, offrez-moi encore votre bras, et allons vers le lac. Notre pèlerinage n'est pas fini.

Ils s'éloignèrent alors de la tombe de Raoul, et se dirigèrent vers une porte pratiquée dans une large haie de troène. La comtesse ouvrit, puis les deux promeneurs suivirent un sentier verdoyant au bord de l'eau, que le soleil pailletait de rayons d'or.

Après un quart d'heure de marche silencieuse, durant laquelle Bénédict se perdit en conjectures sur le but de cette nouvelle pérégrination, ils s'écartèrent du lac en longeant la lisière d'un petit bois. Tout à coup madame de Flavigny s'engagea dans une sente qui traversait l'épaisseur du taillis. Le général, violemment impressionné, fit un geste pour la retenir, mais, se tournant vers lui, elle lui dit avec une douce gravité,

— Ne craignez rien, général, et suivez-moi.

Bénédict obéit. Il entra dans une clairière dont il reconnut l'aspect. Seulement il remarqua qu'une pierre de granit était posée au milieu de l'herbe rase et drue, et qu'une croix neuve en fer se dressait au sommet du rigide monument.

—Pourquoi m'avez-vous conduit en ce lieu ? demanda-t-il avec un accent de désolation.

La comtesse lui prit la main et le contraignit de s'approcher du sévère tumulus.

Lisez, lui dit-elle.

Bénédict lut ce seul mot, profondément imprimé dans le granit :

RÉDEMPTION !

—Que signifie cela ? murmura-t-il tout suffoqué.

—Inclinez-vous, et écoutez !

Le général fléchit le genou, presque malgré lui, et devint attentif.

Alors, debout, les mains jointes, les yeux fixés sur la pierre, la comtesse reprit d'une voix lentement solennelle :

—Oui, il y a des rédemptions !... et les vertus d'un fils peuvent racheter le crime d'un père !... Gérard Keller, je te pardonne !... et j'appelle sur ta tombe la miséricorde de Dieu !

Bénédict resta prosterné : sa poitrine haletait.

Lorsqu'il fut plus calme, la comtesse ajouta :

—Maintenant, relevez-vous... MON FILS ! car vous méritez que que désormais je me regarde comme votre mère.

—Ah ! madame... Ah ! MA MÈRE, soupira Bénédict en s'élançant vers madame de Flavigny qui lui tendait les bras.

Il y eut une muette et longue étreinte, après laquelle la comtesse voulut que le général prit connaissance de la lettre écrite par Raoul.

Cette lettre contenait les lignes que voici :

“ Je trace ces mots quelques minutes sans doute avant de mourir. Quand tu les liras, ma mère, depuis longtemps déjà je ne serai plus.

“ Sois forte et sois fière, mère chérie, car ma mort aura été glorieuse. Demande à Bénédict... Bénédict ! Ah ! ce n'est pas sa faute si je succombe ! Les balles qui m'ont frappé ont dû trouer son uniforme. Quel cœur de lion ! Et cependant il est si doux !

“ Je sais tout, ma noble mère ! Je sais qu'il est aussi ton fils. Le père n'était qu'un misérable ! Mais lui... lui, Bénédict ! Mystère divin ! C'est frappant comme il te ressemble de visage et d'âme ! C'est toi !

“ Ah ! ma mère adorée, moi mort, qu'il te reste du moins un enfant ! Je t'en supplie, reçois bien tendrement ce sublime perla de la famille. Il saura te consoler un peu en te parlant de moi. Fais plus encore ! Oui, j'ai deviné que Blanche et lui s'aiment plus qu'ils n'osent se l'avouer. Unis-les, et moi-même, invisible, je les bénirai !

“ Ange de ma vie, ma mère, comme je t'aimais en ce monde et comme je vais t'aimer encore dans l'éternité !

“ Mille baisers pour eux et pour toi. Adieu ! Non, au revoir !

“ RAOUL.”

Il est des émotions indicibles qui se taisent pour ne pas s'affaiblir. D'ailleurs l'âme trop pleine et trop tendue reste muette de peur de se briser.

Après avoir lu, le général rendit en silence la lettre à la comtesse, qui, levant les yeux au ciel, appuya ses lèvres sur l'écriture de son fils. Il y eut dans la clairière comme un frémissement ineffable. Était-ce le soupire de la brise qui agitait le feuillage ? N'était-ce pas plutôt la caresse d'un ange qui planait là ? Ce monde est plein de mystères, qu'on soupçonne parfois, sans pouvoir les pénétrer jamais.

Toujours silencieux, la comtesse et Bénédict reprirent le chemin du château. Mademoiselle de Flavigny leur apparut dans un détour de l'allée sinueuse qui côtoyait les méandres du lac.

Elle avait quitté le deuil. Elle portait une robe blanche serrée à la ceinture par un large ruban bleu. Sur ses cheveux d'ébène, aux nattes opulentes, était posé un grand chapeau de paille de riz orné d'une couronne de myosotis et de convolvulus. Sous ce costume d'une élégante simplicité, d'une exquise fraîcheur, elle éblouissait. En la voyant ainsi, Bénédict laissa échapper un mouvement de surprise et d'admiration. Elle lu sourit, et, lui adressant la parole avec un gracieux empressement

—Général, lui dit-elle, il n'y a plus aucun secret entre nous. Votre pèlerinage, dont je connaissais le but, a fait tomber le dernier voile. Une détermination cependant nous reste à prendre, et, d'accord avec celle qui est ma seconde mère, j viens vous demander s'il vous plaît que nous accomplissions !

vous suprême de notre bien-aimé Raoul. Quant à moi, je n'hésite pas à vous dire : J'y consens de tout mon cœur.

En même temps, par un geste à la fois chaste et résolu, elle tendit sa main, sa main si fine, si aristocratique, au général, qui recula d'un pas comme s'il chancelait.

— Eh quoi ! reprit-elle malicieusement, vous si brave, vous avez peur ? Vous battez en retraite devant moi ?

Bénédict dut faire appel à toute son énergie. Alors, s'emparant avec exaltation de la main qui s'offrait toujours, il l'inonda d'un flot de larmes et de baisers.

— Ah ! si je rêve, ne me réveillez pas ! s'écria-t-il. J'ai le paradis dans le cœur.

Quinze jours plus tard, Bénédict et Blanche étaient unis.

Mis en disponibilité sur sa demande, après la signature du traité de Campo Formio, Bénédict s'enferma dans une tranquille et charmante existence de famille à Morsanges, où tout le monde le chérissait. Il y rendit pieusement les derniers devoirs à M. Mathieu et au père Cazeaux, qui moururent entourés de ses soins. Son unique désir était de vivre ainsi longtemps utile, heureux, oublié, quand, la fortune ayant

trahi nos armes en Italie et sur le Rhin, il céda à l'élan de son patriotisme et alla combattre sous les ordres de Masséna. Il était à la bataille de Zurich, dans laquelle fut détruite une nombreuse armée austro-russe et la France sauvée d'une nouvelle invasion, le 3 vendémiaire au VIII (25 septembre 1799).

Bonaparte, de retour d'Égypte, voulut se l'attacher, et Bénédict ne résista pas à l'ascendant du génie. En pleine victoire de Marengo, le général de brigade fut nommé, par le premier consul, général de division. Après Austerlitz le général de division fut élevé à la dignité de sénateur, et l'empereur lui conféra en même temps le titre de duc de Flavigny.

Quand le nouveau duc revit la comtesse, il courba le front devant elle et lui demanda si elle approuvait ce dernier décret de l'empereur.

— Mon cher fils, répondit-elle toute radieuse, vous êtes pour la France une gloire et pour votre mère un orgueil. En portant le nom de Flavigny, vous ajoutez encore à son éclat. C'est bien, je vous félicite du profond de mon cœur, car je suis certaine que le comte et Raoul s'en réjouissent au ciel.

FIN DE LA SEPTIÈME ET DERNIÈRE SÉRIE.

LA TOUR DU MAUDIT

CHRONIQUE BRETONNE

En démolissant une vieille chapelle située entre Pleubian et Lanmodez, sur les côtes de Bretagne, on a trouvé dernièrement un ex-voto en argent fort curieux. Il représente une main d'enfant dont un doigt, l'index, est meurtri et déchiré. Voici l'histoire de cet ex-voto, telle qu'on la raconte dans le pays :

En l'an de grâce 1439, le duc Jean V régnait sur la Bretagne. A cette époque, des landes de genêts et d'ajoncs épineux couvraient presque entièrement la portion de l'Armorique comprise maintenant entre Lannion et Paimpol.

Exposés aux ravages continuels des pirates, les Armoricains s'en vengeaient cruellement sur les navires que la tempête entraînait sur les écueils de leurs côtes. Aussi appelaient-ils la tempête une bénédiction de Dieu. Ces naufrageurs dont le nom sinistre glaçait d'effroi les plus intrépides marins de France et d'Angleterre, achevaient sans pitié l'œuvre de destruction commencée par les éléments. Si la mer et les rochers épargnaient le naufragé, les hommes se montraient plus cruels. Son cadavre mutilé disparaissait bientôt sous le sombre linçoul de l'Océan, dont les flots, éternellement agités, couvraient son éternel repos.

Bâtie au sommet de la falaise escarpée, se dressait la tour du Maudit, dernier vestige du château de Plougomar, détruit et rasé, six ans auparavant, par les ordres du duc de Bretagne. Pareils à ces hommes énergiques qu'unissent et fortifient les épreuves de la vie, les granits de la tour, endurcis par leur lutte de chaque jour contre les éléments, avaient résisté à tous les efforts des ouvriers. Quant au château lui-même, il n'en restait pas une seule pierre. Le manoir de Kerpratt, situé à deux lieues de là et appartenant aussi au seigneur de Plougomar, avait subi le même sort. Les gens du pays ignoraient la cause des rigueurs exercées par le duc de Bretagne contre son noble vassal. Simon de Plougomar, vieux guerrier blanchi dans les combats, passait à bon droit pour un des

plus vaillants chevaliers de son temps. On vantait son humeur généreuse et sa loyauté. Son seul tort aux yeux de ses vassaux, c'était la protection qu'il accordait aux naufragés. Bien des fois, il avait arraché de malheureux étrangers à la mort et leur avait donné l'hospitalité dans son manoir.

Depuis la démolition du château, on ignorait complètement le sort du seigneur de Plougomar et de ses deux enfants, Yolande et Raoul. Yolande, belle et sère jeune fille de dix-huit ans, était partie la première, trois mois environ avant l'arrivée des terribles émissaires de Jean V. Les uns racontaient qu'elle était allée rejoindre un époux, d'autres disaient tout bas qu'elle s'était laissé enlever. Le vieux chevalier, et Raoul, plus âgé de quatre ans que sa sœur, avaient quitté le château, quelques jours après le départ d'Yolande, et n'avaient jamais reparu dans le pays.

La tour isolée avait reçu le nom sinistre de la Tour du Maudit. Elle était restée déserte. Au bout de deux ans, ce lugubre édifice devint le théâtre d'effrayantes apparitions qui portèrent à son comble la terreur qu'il inspirait aux gens du voisinage. Chaque fois qu'une tempête éclatait sur la côte, un grand vieillard à longue barbe blanche se dressait sur les créneaux de la tour. Personne ne le voyait entrer, personne ne le voyait sortir. Cependant, la tour était complètement vide à l'intérieur. Il ne s'y trouvait pas un seul coin qui pût servir d'abri à un chrétien.

Puis, dès que les vagues furieuses entraînaient vers les écueils les navires égarés dans l'obscurité, un autre homme sortait de la tour et se mêlait aux naufrageurs. Une peau de loup couvrait ses robustes épaules. La tête d'un de ces animaux, alors si nombreux en Bretagne, lui servait de coiffure et masquait presque entièrement son front et ses joues. Sa longue barbe brune cachait le reste de son visage. Cet homme, que nul ne connaissait dans le pays, avait hérité du nom de sa lugubre demeure. On l'appelait le Maudit. Il était

de haute taille et paraissait jeune encore. Sa force, sa hardiesse et son agilité tenaient du prodige. Tous ceux qui avaient essayé de résister à sa volonté avaient payé cher leur audace. Il inspirait une terreur d'autant plus grande qu'on le regardait comme un échappé de l'enfer.

Aussitôt que le vent diminuait et que le pillage des navires jetés à la côte était terminé, le Maudit quittait la grève et ne reparaisait qu'à la prochaine tempête.

.....
C'était un mardi de décembre; quelques jours avant la sainte nuit de Noël

Le soleil venait d'éteindre ses rayons dans les profondeurs de l'horizon brumeux. A travers les nuages épais et orageux, la lune, dans son dernier quartier, laissait tomber sa pâle clarté sur l'écume argentée qui se tordait à la cime des vagues. Pas une étoile au ciel, pas un souffle d'air. Malgré les vapeurs salines de la mer, l'atmosphère restait lourde et suffocante. On sentait que la nature, fiévreuse, oppressée, allait entrer dans une de ses plus terribles convulsions. Les éléments semblaient concentrer leurs forces et attendre dans un respectueux silence quo Dieu, par le grondement de son tonnerre, leur donnât le signal de se déchaîner.

Groupés au pied de la falaise, à cinq ou six cents pas de la tour, une vingtaine de paysans tenaient les yeux fixés sur le sombre édifice.

— Voilà le magicien, s'écria l'un d'entre eux. Bénis soient Dieu et Saint-Efflam, nous aurons des naufrages cette nuit.

A ce moment, la foudre déchira les nuages, et le tonnerre gronda dans l'immensité. Le vent s'éleva tout à coup et se prit à souffler avec une fureur inouïe.

En moins d'un quart-d'heure, la mer bouleversée, creusée par la tempête, se tordit et se dressa en vagues monstrueuses qui se poursuivaient, en rugissant, pour se briser contre les rochers de la plage. Chaque fois qu'une de ces montagnes d'eau et d'écume venait déferler sur la grève, un choc terrible faisait trembler et gémir la falaise ébranlée. A plus de trois lieues dans les terres, on entendait le bruit majestueux et régulier des lames, et le sourd gémissement du rivage. Les vagues énormes qui se heurtaient en hurlant aux flancs noirs de la côte, semblaient les mordres de leur crête écumante et se cramponner, dans un dernier élan de rage, aux parois escarpées de la falaise Armoricaïne qu'elles n'avaient pu gravir et qui les étreignait entre ses bras de granit pour les rejeter ensuite, brisées, écrasées, vaincues, dans l'Océan qui grondait à ses pieds. Cependant, les hommes songeaient à exploiter à leur profit ces sublimes convulsions de la nature.

Bientôt ils aperçurent au loin un feu vacillant et mobile, qui leur annonçait la présence d'un navire.

— Le voilà qui viré de bord, dit un paysan; vous verrez qu'il viendra s'échouer aux rochers de Pen-Clech.

— Allons y tout de suite, dit Fanche Kerivio, un robuste gars du pays de Léon.

— Non répondit un vieillard, il faut attendre le Maudit.

— Que la fièvre l'étouffe et le rende à l'enfer, ce fils de Satan! reprit le Léonais. Je ne le crains pas, moi. Si c'est un démon, j'ai ma médaille bénite; si c'est un homme, j'ai mes poings, et je

Il n'acheva pas. Le Maudit venait de se dresser près de lui. Il saisit le Léonais par la gorge et par la ceinture, et le lança à cinq pas sur les rochers. Tout brisé de sa chute, le pauvre diable se releva silencieusement et disparut de la grève. Aucun des autres paysans n'avait bougé. Sans paraître se préoccuper de leur présence, le Maudit resta immobile à la même place, et les yeux fixés sur le navire.

Soit qu'il fût entraîné par le vent et la marée montante, soit qu'il crût encore suivre la bonne route, le malheureux bâtiment arrivait à la côte avec une effrayante rapidité. Bientôt, il ne fut plus qu'à trois ou quatre encablures du rivage. Nul pouvoir humain ne pouvait désormais empêcher sa perte. Tout à coup, on entendit un choc épouvantable. Lancée à

terre par une vague monstrueuse, le navire venait de se briser sur les rochers de Pen-Clech.

— Allez, maintenant, dit le Maudit en levant la main. La curée vous attend.

Les paysans poussèrent un cri de joie sauvage qui se perdit dans les hurlements de la tempête, et se précipitèrent vers le bâtiment comme des corbeaux se jetant sur un cadavre.

Avant de les suivre le Maudit leva les yeux vers la tour. Sur les créneaux éclairés par les rayons blafards de l'astre des nuits, se tenait le vieillard, vêtu d'une longue robe de drap. Il était nu-tête. La brise furieuse agitait et mêlait les flots d'argent de ses cheveux et de sa longue barbe blanche. Debout et les mains étendues vers l'Océan, il remuait les bras et tordait tout son corps avec une sorte de frénésie. Le Maudit contempla quelques instants le vieillard; puis il s'élança sur les traces des naufrageurs. En moins d'un quart d'heure, le navire avait complètement disparu. Sa cargaison jonchait la grève. Arrachée pièce à pièce par les morsures des vagues, les débris de sa carcasse commençaient aussi à s'éparpiller sur la plage. Les paysans se disputaient déjà les épaves. Quelques-uns, courbés sur le sable et sur les galets, cherchaient les naufragés, non pour les secourir mais pour les dépouiller. Afin de lui enlever plus vite une bague ou un bracelet, les naufrageurs n'hésitaient pas à couper les doigts ou les poignets gonflés d'un noyé. Qu'il fût déjà mort ou qu'il respirât encore peu importait au farouche Armoricaïn. Il ne laissait jamais derrière lui qu'un cadavre.

Pendant ce temps, le Maudit errait sur la grève. Lui aussi, il semblait chercher les cadavres; mais il se bornait à les examiner avec un sombre sourire. On eût dit qu'il les comptait. De temps en temps, il levait les yeux vers la tour et regardait le vieillard qui continuait ses gestes et ses malédictions. Puis, il reprenait sa lugubre promenade au milieu des rochers.

Tandis qu'il marchait, les yeux levés vers la tour, un cri plaintif se fit entendre à quelques pas de lui. Il se pencha vers le sol et aperçut, derrière un rocher, le corps d'une femme au cou de laquelle se cramponnait un petit garçon de trois ou quatre ans. Elle était d'une beauté remarquable. De longs cheveux blonds, tout souillés d'écume, retombaient sur ses épaules demi-nues. Son costume, déchiré par les arêtes des rochers, annonçait une femme noble et riche.

Le Maudit s'agenouilla pour la regarder de plus près. Au moment où il se relevait, l'enfant le saisit en criant, par ses vêtements. Le Maudit tressaillit et le repoussa avec une violence contenue. Alors, le pauvre petit, s'attachant au bras même qui le repoussait, se hissa jusqu'aux épaules du naufrageur. Puis, lui jetant ses deux petits bras autour du cou, il appuya ses joues humides et bleues contre les joues de l'étranger. Glacé de terreur et de froid, le pauvre petite créature n'avait plus la force de crier. Elle pleurait en silence, et ses larmes ruisselaient sur le sombre visage du Maudit. Celui-ci se cambra en arrière, et fit un mouvement pour prendre l'enfant et le jeter loin de lui. Par un de ces gestes charmants que Dieu semble avoir donnés à l'enfance pour dédommager les mères des fatigues, le petit garçon, se tenant toujours de la main gauche au cou du Maudit, se mit à caresser de la droite les joues et la longue barbe du naufrageur. Le Maudit trembla de tout son corps; ses bras retombèrent sans force à ses côtés. Il leva les yeux au ciel avec angoisse. Puis, deux grosses larmes, deux larmes amères et brûlantes roulèrent lentement sur ses joues. Par un mouvement d'une énergie sauvage, il serra violemment le petit garçon sur sa poitrine, et se laissa tomber sur un rocher. Malgré sa violence, cette caresse involontaire ranima un peu l'enfant, déjà instinctivement rassuré par la vue d'une créature humaine. Il se mit à caresser et à embrasser le naufrageur tout en lui parlant d'une voix plaintive et inintelligible.

Au bout de quelques minutes, le naufrageur se leva brusquement. Son visage était baigné de larmes. Il regarda le petit garçon qui souriait au milieu de ses pleurs, l'embrassa et se dirigea vers la falaise en l'emportant avec lui.

—Maman, maman ! cria l'enfant, qui entourait d'un bras le cou du naufrageur et tendait l'autre vers le cadavre.

Un faible cri d'angoisse répondit à son appel. La femme que le Maudit avait cru morte, ouvrit les yeux et se dressa sur ses genoux meurtris.

—Maman, maman ! répétait la voix du petit garçon dans l'éloignement.

—Mon enfant, mon enfant ! s'écria la pauvre mère, qui se leva d'un bond.

L'amour maternel lui rendit un instant ses forces. Guidées par la voix enfantine que le vent apportait par intervalles à ses oreilles, elle s'élança sur la trace du ravisseur.

Pauvre femme ! Ses pieds meurtris et déchirés laissaient derrière elle des traces sanglantes... Dans sa course folle au milieu de l'obscurité, elle heurtait à chaque instant ses membres endoloris contre les rochers. N'importe... elle allait toujours. Chaque fois qu'elle se sentait sur le point de faiblir, il suffisait d'un cri de l'enfant pour qu'elle retrouvât ses forces. Mais le ravisseur conservait toujours quelques pas d'avance sur la pauvre mère. Il finit par entrer dans la tour. Avec son bâton ferré, il souleva des broussailles amoncelées contre un pan du mur ; puis, tirant une clé de sa large ceinture, il l'enfonça entre deux pierres. Une de ces pierres tourna sur elle-même, et démasqua une porte de fer. Une autre clé ouvrit cette porte, qui donnait sur une pente rapide formant évidemment l'entrée d'un souterrain. Au moment où le Maudit, déjà entré, se retournait pour rapprocher les deux pierres et refermer la porte, la mère haletante, épuisée, se jeta sur lui :

—Mon enfant ! dit-elle, mon enfant !

Le petit garçon tendit les bras vers sa mère, mais le naufrageur la repoussa.

—Malheureuse, lui dit-il, c'est la mort que tu es venu chercher entre ces murs maudits ! Nul être humain ne peut en sortir vivant.

—Rendez-moi mon fils ! s'écria la pauvre femme en s'attachant aux habits du naufrageur.

Celui-ci leva son lourd bâton ferré sur la tête de la pauvre mère. Elle joignit les mains, courba la tête et attendit le coup.

—Malédiction ! murmura le naufrageur, qui laissa retomber son bâton sans frapper ; je n'aurai jamais le courage de tuer une femme... Arrière ! ajouta-t-il, en repoussant l'étrangère...

Elle trébucha et tomba à la renverse. Le Maudit se hâta de refermer les deux pierres. A ce moment, l'enfant poussa un cri de douleur. La pauvre petite créature, qui tendait les bras à sa mère, avait eu un doigt pris entre les deux blocs de granit. Par un mouvement instinctif, le Maudit se hâta de séparer les deux pierres. Comme elles ne joignaient pas hermétiquement, le doigt n'avait pas été complètement écrasé. Néanmoins il saignait beaucoup. Le pauvre enfant poussait des cris affreux. Sa mère se jeta sur le naufrageur, comme une lionne, et lui arracha l'enfant. Le Maudit ne résista pas. Il était encore tout ému des cris du petit garçon.

—Pauvre enfant ! murmura-t-il avec une sorte d'attendrissement, je lui ai écrasé le doigt.

—Je ne puis voir, dit la mère haletante. Il fait si sombre ici !

Ils étaient, en effet, à l'entrée d'une galerie si obscure que le naufrageur et la jeune femme se voyaient à peine, quoiqu'ils fussent à deux pas l'un de l'autre. Il y eut un instant de silence et de profonde anxiété.

—Suivez-moi, madame, dit enfin le Maudit d'une voix sombre, mais sans rudesse ; prenez ma main.

La pauvre femme hésita. Elle prit cependant, en tremblant, la main que lui tendait le naufrageur et le suivit dans l'obscurité.

Les sanglots étouffés de l'enfant troublaient seuls le profond silence du souterrain.

—Calme-toi, mon enfant chéri, calme-toi, mon pauvre Loïc ! murmurait l'étrangère.

Le pauvre enfant faisait son possible pour obéir à sa mère,

mais celle-ci sentait le tressaillement de son petit corps, que faisaient bondir des sanglots convulsifs. Le Maudit s'aperçut que la malheureuse femme avait peine à le suivre.

—Donnez-moi l'enfant, lui dit-il, je le porterai.

Elle recula en serrant Loïc contre son sein.

—Ne craignez rien, dit le naufrageur. Je ne lui ferai pas de mal.

Au bout d'une demi-heure de marche, dans ce souterrain humide et obscur, la pauvre femme s'arrêta épuisée.

—Je n'en puis plus, mon Dieu ! dit-elle, en s'appuyant contre le mur.

Les larmes étouffèrent sa voix.

—Pauvre femme ! murmura-t-il encore. Eh bien ! je vous porterai aussi.

Elle n'avait plus la force de résister, ni même de vouloir résister. Il la prit dans ses bras comme un enfant et la porta ainsi durant une autre demi-heure. Il marchait d'un pas ferme et rapide. Bien qu'il ne dit pas un mot à la jeune femme, celle-ci sentait qu'il veillait sur elle et sur son enfant avec sollicitude et même avec une sorte de respect.

—Nous voici rendus, dit enfin le naufrageur, en déposant avec précaution son double fardeau.

Malgré sa souffrance, l'enfant, brisé de fatigue, s'était endormi. Tandis que sa mère le berçait dans ses bras, le Maudit ouvrit successivement deux portes massives ; puis, il poussa doucement la jeune femme dans une petite pièce carrée, dallée du haut en bas. Une sorte de soupirail, masqué au dehors par des épines et des branches d'arbres, laissait passer quelques rayons de la lune dans ce sombre réduit.

L'étrangère s'approcha bien vite du soupirail, afin d'examiner la main du petit garçon. L'index, encore tout sanglant, était meurtri et déchiré jusqu'à l'os, mais l'os n'était ni brisé ni écrasé. Cette blessure faisait mal à voir sur ces pauvres petits doigts si mignons et si frêles.

—Pauvre enfant ! dit tout bas le naufrageur en portant à ses lèvres la petite main de l'enfant endormi.

Surprise de cet accent si doux et si affectueux, la jeune femme fixa brusquement ses grands yeux sur le Maudit. Elle vit une larme briller entre ses cils et rouler sur sa joue. Il courut prendre un vase rempli d'eau, ainsi qu'un lambeau de toile et les apporta à l'étrangère.

—Voici de quoi le panser, dit-il à la jeune femme. Vous faut-il autre chose ?

Tandis qu'elle lavait la main de l'enfant qui venait de se réveiller et qui pleurait un peu, un grand vieillard se dressa tout à coup dans un coin de l'appartement et s'avança vers elle. Elle eut peur et se rapprocha instinctivement du Maudit en serrant Loïc contre sa poitrine.

—Ne craignez rien, dit le naufrageur, avec douceur c'est mon père. Dieu lui a enlevé la raison, mais il n'est pas méchant et ne vous fera pas mal.

Le vieillard marchait lentement. On eût dit qu'il cherchait à se rendre compte des nouveaux objets qu'il apercevait. Son fils s'approcha et lui dit quelques mots d'un ton doux et caressant. La figure du vieillard se détendit ; il sortit de ce sourire sans expression, particulier aux aliénés, et se pencha pour regarder l'enfant.

Blotti dans les bras de sa mère, Loïc examinait le vieillard avec ses jolis yeux un peu inquiets. A la fin, le petit prit courage, se dressa, avança une main, la retira, l'avança encore et finit par la porter doucement sur la barbe blanche de l'insensé. Une sorte de joie enfantine traversa les yeux inertes du vieillard. Il leva lentement sa main osseuse et ridée, et la passa sur la tête du petit garçon. Au bout de cinq minutes, tous deux jouaient ensemble, tandis que la jeune femme achevait de panser le blessé. Le Maudit contemplant cette scène avec un sourire qui avait quelque chose de navrant. La jeune femme l'examinait furtivement. Comme elle achevait le pansage, le Maudit s'aperçut que la pauvre femme, absorbée jusque-là par les soins donnés à son enfant, tremblait de froid sous ses vêtements mouillés. Il courut chercher, dans un coin,

au milieu de diverses épaves, deux ou trois pièces d'étoffe qu'il apporta à l'étrangère pour s'en envelopper. Celle-ci posa près d'elle l'enfant endormi ; le vieillard s'en empara aussitôt, et se mit à le bercer en lui murmurant avec cette ineffable douceur que les aliénés semblent avoir prise au ciel, en échange de leur raison.

— Vous avez faim, sans doute ? dit le naufrageur, en s'adressant à la jeune femme. Voici tout ce que je puis vous offrir.

Il mit devant elle la moitié d'un gigot de chevreuil et une sorte de galette grossière faite avec de l'orge.

Malgré ses terreurs, la pauvre femme mourait de besoin. Elle appela Loïc. L'enfant poussa un cri de joie ; il tendit bien vite sa petite main et mordit à belles dents dans le pain et dans la venaison. Tout en mangeant, il s'approcha du vieillard et se remit à jouer avec lui. De temps en temps, il portait un morceau aux lèvres du vieillard comme pour le lui offrir, puis il le retirait au moment où l'autre allait y mordre, quelquefois, il le lui donnait généreusement, tout en lui parlant avec ce babil sans suite des enfants de son âge. Ce jeu paraissait beaucoup amuser le vieillard, qui s'y prêtait avec empressement. Souvent Loïc appelait sa mère pour la rendre témoin de ses espiègleries. La pauvre femme lui répondait d'un air distrait sur le Maudit ; elle sentait que sa perte ou son salut dépendait de cet homme. Il restait assis dans un coin, la tête appuyée sur ses deux mains. A force de l'étudier, l'étrangère finit par découvrir que ses épais sourcils recouvraient des yeux bleus dont le regard toujours triste avait quelquefois une singulière douceur. Le Maudit avait quitté sa coiffure de peau de loup ; ses longs cheveux châtain tout bouclés et sa barbe épaisse encadraient une figure énergique. Quant à son âge, il pouvait varier de vingt-cinq à trente-cinq ans.

Tout en se livrant à ces observations, la jeune femme céda peu à peu à la fatigue de cette longue et cruelle journée. Sa belle tête se pencha sur sa poitrine. Par un mouvement instinctif, elle chercha son enfant. Le Maudit le prit au vieillard et le remit à sa mère ; puis il conduisit, ou plutôt il porta la jeune femme sur une litière de jonc et de feuilles sèches étendues dans un coin de l'appartement. Entourant de ses deux bras l'enfant déjà parti pour le pays des songes, l'étrangère s'endormit aussitôt de ce profond sommeil qui suit les grandes fatigues et les violentes émotions. Le Maudit prit encore quelques pièces d'étoffe et les étendit sur la mère et sur l'enfant ; puis, il s'approcha du vieillard.

— Il faut dormir, mon père, lui dit-il avec un accent d'affectueuse autorité.

Le fou alla s'étendre sur un second morceau de feuilles sèches. Il ne tarda pas à s'y endormir, en murmurant des mots confus.

Lorsque la jeune femme s'éveilla, le lendemain, elle jeta un regard autour d'elle. Le petit garçon dormait aux côtés de sa mère. De ses lèvres roses et souriantes, s'échappait doucement une haleine pure et régulière. A l'autre extrémité de l'appartement, la jeune femme distingua le vieillard toujours plongé dans un profond sommeil. Elle aperçut aussi le naufrageur. Il était assis sur une pierre, la tête dans ses deux mains, exactement dans la même position où elle l'avait laissé la veille. Au bruit qu'elle fit en agitant les feuilles sèches, le Maudit leva les yeux vers elle. Il s'approcha de la jeune femme et lui dit de sa voix lente et morne.

— Êtes-vous assez remise maintenant pour m'entendre ?

— Oui, répondit-elle en rougissant, toute honteuse qu'un homme la vit ainsi couchée. Permettez-moi de me lever.

Il s'inclina et détourna la tête. Comme la jeune femme s'était couchée tout habillée, elle fut bien vite sur pied. Elle recouvrit l'enfant, le baisa au front et vint s'asseoir à côté du naufrageur.

— Où se rendait votre navire ? demanda le Maudit.

— A Saint-Malo, répondit-elle.

— De quel endroit étiez-vous partie ?

— De Saint-Pol-de-Léon.

— Quel est votre nom ?

— Marcel de Boloï.

— Dès que vous serez remise de vos fatigues, et dès que vos pieds pourront supporter la marche, je vous ferai conduire jusqu'à Jugon. Vous y trouverez facilement le moyen de gagner Saint-Malo. D'ici là, dormez sans crainte. Vous êtes sous la sauvegarde de mon honneur.

— Ne puis-je savoir le nom de mon sauveur ? demanda-t-elle timidement.

— Je n'ai plus de nom. D'ailleurs que vous importe ?

Il laissa retomber sa tête dans ses mains.

Deux jours se passèrent ainsi dans un silence que troublaient seul les jeux de Loïc et du vieillard. Déchirés par le sable et les rochers, les pieds délicats de la jeune femme restaient toujours gonflés et douloureux. Le Maudit veillait sur elle et sur son enfant avec une silencieuse et constante sollicitude. Il y avait quelquefois tant d'intérêt, tant d'affectueuse bonté dans les soins dont il les entourait, que des larmes de reconnaissance venaient aux yeux de Marcelle tandis qu'elle le remerciait. Il ne paraissait pas s'en apercevoir ; on eût dit qu'il évitait même de la regarder. Quant à Loïc, il le caressait souvent ; mais le favori du petit garçon était le vieillard qui jouait avec lui du matin au soir.

Un jour, Marcelle contemplait d'un œil distrait les jeux de ces deux êtres placés l'un à la fin, l'autre au commencement du voyage de la vie. Tous deux riaient aux éclats. Il y avait entre leurs rires une telle dissonnance et un si étrange contraste, que Marcelle en fut frappée. Elle ne put s'empêcher de lever les yeux sur le Maudit pour voir s'il partageait son impression. Il tenait son front dans ses deux mains, et la jeune femme s'aperçut que des larmes coulaient entre ses doigts. Elle se sentit émue jusqu'au fond du cœur. Elle eût voulu courir à lui, mais elle n'osa.

— Vois, Loïc, dit-elle tout bas au petit garçon, vois comme il pleure ! Va le consoler.

L'enfant se dégagea brusquement des mains du vieillard et courut au naufrageur. Il se glissa entre ses genoux et lui écarta les bras avec ses petites mains.

— Pourquoi pleures-tu ? dit-il au Maudit de sa voix la plus câline. Maman m'a dit de venir te consoler. Je ne veux pas que tu pleures, moi.

Puis, grimant sur les genoux du Maudit et lui jetant ses deux petits bras autour du cou, il se mit à le caresser et à l'embrasser.

— Pauvre petit ange ! murmura le naufrageur en serrant l'enfant sur sa poitrine.

Loïc prit un coin de sa petite jaquette de drap et en essuya les yeux de son ami, tout en le grondant d'une voix enfantine. Bientôt il se laissa glisser à terre et courut à la jeune femme.

— Maman, lui dit-il d'un ton mystérieux, il pleure toujours.

Marcelle poussa l'enfant dans les bras du vieillard, qui se lamentait de l'absence de son compagnon de jeux ; puis, émue et tremblante, elle s'avança vers le Maudit :

— Vous souffrez, lui dit-elle à demi-voix, avec cette profonde sympathie qui prend dans la bouche d'une femme une irrésistible expression.

— Oh ! oui, répondit-il, avec un accent déchirant.

Puis, honteux de sa faiblesse, il s'écria d'une voix rude :

— Que me voulez-vous ? Laissez-moi ! Laissez-moi !

Nous ne répéterons pas ce que lui dit la jeune femme. Privée du charme indicible de sa voix, de son regard si doux et de son accent attendri, ses paroles sembleraient insignifiantes. Libre de son cœur et de ses pensées, l'homme peut tout dire, et ses paroles seules suffisent pour rendre exactement ses idées. Le plus souvent, au contraire, une foule de raisons empêchent la femme de dire tout ce qu'elle a sur le cœur. En bien des circonstances, ses discours, pareils à des canevases, n'ont de prix que par leurs broderies, c'est-à-dire par les regards et l'accent qui les éclairent et les nuancent.

Au bout d'un quart d'heure, le Maudit, cédant à la douce influence de cette voix si affectueuse, ouvrit son cœur à la jeune femme.

—Je me nomme Raoul de Plougomar, lui dit-il. Mon père, ma sœur Yolande et moi nous habitons un château dont il ne reste plus d'autres vestiges que la tour dans laquelle vous m'avez rejoint. Un jour, un navire vint se briser non loin de notre demeure. Mon père recueillit les naufragés, qu'il emmena au château. L'un de ces étrangers, un jeune et brillant seigneur de la cour de Jean V, profita de notre hospitalité pour enlever ma sœur. Lorsque mon père et moi nous rejoignîmes le ravisseur auprès de Bécherel, nous ne trouvâmes plus que le cadavre d'Yolande. Elle s'était précipitée par une fenêtre, afin d'échapper à déshonneur.

Pour déjouer notre vengeance, le baron de Coëtmainguy pris les devants auprès du duc ; il nous accusa d'être en intelligence avec les Anglais et de trahir notre suzerain. Il trouva moyen de mettre toutes les apparences contre nous. Mon père demanda le jugement de Dieu. Malade et blessé, il me laissa le soin de défendre notre honneur. Le combat eut lieu à Rennes, sous les murs de la ville. Toute la cour y assistait. Au moment de monter à cheval, j'éprouvai tout à coup un malaise singulier. Dieu m'est témoin pourtant que je n'avais pas peur ! Je fis un effort sur moi-même et j'entraî dans la lice. On nous mit en présence mon adversaire et moi. Je me sentais vaciller sur ma selle. Un frisson agitait tous mes membres. Il me semblait que le sang s'arrêtait dans mes veines et que j'allais mourir. On donna le signal.

Aux premiers bonds de mon cheval, je perdis les étriers. La bride m'échappa des mains. Mon cheval, effrayé par la vue du baron qui arrivait sur moi la lance en arrêt fit volte-face et m'entraîna dans l'arène. La lance du baron m'atteignit dans le dos et me renversa sur le sable. Tout le monde crut que j'avais pris la fuite. Un cri unanime de réprobation s'éleva contre ma lâcheté. Quand je revins à moi, je me trouvais dans un cachot. Mon père dormait à mes côtés. Je le réveillai et voulus lui expliquer ce qui m'était arrivé. Il me répondit par un sourire et par des paroles sans suite : il était fou.

Le lendemain, on nous fit sortir de notre prison pour nous conduire sur un échafaud qu'entourait toute la noblesse de Bretagne. Convaincus de trahison et de calomnie par le résultat du jugement de Dieu, nous devons être dégradés de nos insignes de chevaliers. On nous lut notre sentence. Mon père l'écouta avec le sourire qu'il a conservé depuis ce fatal moment. Le bourreau v brisa nos armes pièce par pièce.

Nous devions être décapités ; mais l'état de folie de mon père nous sauva la vie à tous deux. On nous conduisit dans une des prisons du duc, à la Hardouinaye, pour y terminer notre misérable existence. Cela ne suffisait pas à la haine ou plutôt aux terreurs du baron Coëtmainguy. Il promit une forte récompense à notre goélier pour nous faire mourir. Quand vint le moment d'accomplir son crime, cet homme n'en eut pas le courage. Il nous fit évader. On mit notre nom sur les tombes de deux prisonniers obscurs qui moururent vers cette époque.

Que devenir avec mon pauvre père ? Je m'enfonçai dans les bois et je gagnai ainsi les environs de Plougomar. Là, je retrouvai un vieux serviteur de ma famille. Depuis la démolition du château, il s'était fait bûcheron et vivait dans la forêt. Avec son aide, je parvins à retrouver les clefs des souterrains qui réunissaient nos deux châteaux de Plougomar et de Kerbratt. J'installai mon père dans le caveau où nous sommes. Nous ne l'avons plus quitté. Notre fidèle Jobic nous procure les provisions que je vais chercher dans sa hutte. Souvent, je me l'affût quelques pièces de gibier.

Lorsque j'entends gronder l'orage, je viens sur la grève. Je bénis la tempête qui me venge des hommes, et je compte les cadavres, en me rappelant que c'est à la générale compassion de mon père pour un naufragé que nous devons la ruine de notre maison.

—Pauvre jeune homme ! murmura avec une profonde émo-

tion Marcelle, dont les larmes inondaient l'angélique visage.

—Oui, reprit-il, avec une profonde amertume, oui, pauvre jeune homme ! Je suis dans la force de l'âge ; j'ai soif de vie, de dangers, de combats, de gloire, et mon existence se consume ici dans un morne et honteux repos. J'ai promis au goélier de la Hardouinaye de ne pas révéler sa désobéissance en reprenant ma place au soleil. D'ailleurs, je ne puis quitter mon père : vivre et mourir déshonoré, voilà mon sort... Oh ! Dieu n'est pas juste d'écraser ainsi deux innocents sous tant de hontes et de douleurs !

Emue de ce triste récit, dont chaque mot tressaillait d'une angoisse contenue, et cédant à l'élan de son cœur, Marcelle prit la main de Raoul et la pressa entre ses mains délicates. L'affectueuse et profonde sympathie de ce geste pénétra jusqu'au cœur du chevalier de Plougomar et fit déborder les larmes brûlantes amassées par tant d'années de souffrance.

—Pardonnez-moi cette faiblesse indigne d'un homme, dit-il, au bout de quelques minutes en retirant sa main oubliée dans celle de Marcelle. Il m'a semblé que mon cœur se brisait au son de votre voix et laissait déborder l'amertume qui l'étouffait.

Marcelle comprit l'inutilité de chercher à calmer une telle douleur par de banales consolations. Elle détourna insensiblement la conversation de ce triste sujet, et parvint à faire causer un peu le malheureux jeune homme.

Quelques jours se passèrent. Les pieds de Marcelle commençaient à se guérir. Le caractère de Raoul se ressentait déjà de la douce et salutaire influence de la belle étrangère. Ce pauvre cœur brisé s'était repris à vivre sous les regards de la jeune femme, comme la fleur desséchée renaît sous les perles de la rosée. En vain, l'orage grondait-il à travers les arbres de la forêt, et brisait-il contre la falaise lointaine les flots écumeux de l'Océan, Raoul ne songeait plus à sortir. Il passait sa vie dans le caveau que les grands yeux bleus de Marcelle éclairaient et réchauffaient pour lui, comme les rayons d'un soleil bienfaisant. Le regard constamment fixé sur la jeune femme, il l'écoutait des yeux et des oreilles. Caresant de la main les blonds cheveux de son fils qui jouait avec le vieillard, Marcelle racontait à Raoul les divers événements survenus depuis quelques temps à la cour de Bretagne. Au récit des tournois et des combats, l'œil du chevalier étincelait. Sa main se contractait convulsivement pour chercher la poignée d'une épée ; son âme semblait suspendue aux lèvres de la jeune femme. Qu'elle était belle ainsi la dame de Boloï, belle d'une noble et chaste beauté ! Ses grands yeux d'un bleu velouté semblaient avoir emprunté à l'azur du ciel leur limpidité et leur ineffable douceur.

Puis quel calme, quelle pureté sur son front et sur ses lèvres ! Du premier coup d'œil on devinait en elle une haute naissance, un noble cœur et une grande bonté. Comme une mère qui voit son enfant malade marquer par une amélioration de santé chacun des soins, chacune des caresses qu'elle lui prodigue, Marcelle suivait avec une joie profonde les résultats de l'heureuse influence qu'elle exerçait sur Raoul. Lorsqu'elle parvenait à faire naître un sourire sur ce visage pâle et abattu, une espérance dans ce cœur ulcéré, la jeune femme se sentait tout heureuse. Par malheur, le manque d'air et l'atmosphère humide du caveau ne tardèrent pas à nuire à la santé de Loïc. Il pâlisait ; il perdait son appétit et sa gaieté. D'ailleurs, les pieds de Marcelle étaient guéris maintenant il fallait songer au départ. Elle en parla un soir à Raoul. Il pâlit et son front se plissa sous une pensée douloureuse.

—Vous avez raison, reprit-il. J'aurais dû songer plus tôt à vous soustraire à cet air vicié, dont vous-même vous souffrez peut-être. Je vous conduirai demain chez Jobic.

Un soupir souleva sa poitrine ; il laissa retomber sa tête dans ses mains.

—Qu'allez-vous devenir ? lui dit au bout d'un instant de silence la jeune femme, trahissant, à son insu, les sentiments de son propre cœur.

Il haussa doucement les épaules avec un geste de profond découragement.

—Je resterai près de mon père tant que Dieu lui conservera la vie, dit-il enfin, et je trouverai bien le moyen de le suivre de près.

—Il faut vivre, reprit-elle.

—Oh ! non, non ! maintenant moins que jamais ! s'écria-t-il avec violence.

La journée s'écoula lente et triste. La tête appuyée contre le mur humide, Raoul restait immobile et ne se détournait que pour répondre d'un air distrait aux taquineries du petit garçon. Durant la nuit, Loïc et le vieillard furent les seuls dont le sommeil visita les paupières. Dès que la jeune femme fut levée, Raoul s'approcha d'elle et l'invita à se préparer au départ.

—Je suis prête, dit Marcelle au bout de quelques minutes.

Raoul se leva et ouvrit la porte qui donnait sur la campagne. Pendant ce temps, la jeune femme alla prendre son fils qui jouait avec le vieillard. Le pauvre aliéné poussa un gémissement et retint son petit compagnon de jeu. Raoul écarta doucement les mains de l'insensé et rendit Loïc à sa mère.

—Venez maintenant, lui dit-il sans la regarder.

Elle le suivit en silence. Puis, revenant tout à coup sur ses pas, elle se jeta au cou du pauvre vieillard et l'embrassa sur le front comme elle eût embrassé son père. Il la regarda d'un air étonné.

—Embrasse-le aussi, dit-elle à Loïc.

L'enfant ne demandait pas mieux. Sans quitter les bras de sa mère, il pencha ses joues rosées sur les joues flétries du vieillard. Celui-ci se prit à sourire en passant sa main osseuse sur les cheveux bouclés de Loïc, Marcelle pleurait.

—Venez, au nom du ciel, dit Raoul qui se tenait appuyé contre la porte et dont la poitrine se soulevait avec effort.

Elle le suivit en s'essuyant les yeux. Il ouvrit bientôt une seconde porte, et Marcelle se trouva en plein air au milieu d'un bois épais.

—Donnez-moi Loïc, dit Raoul.

Tenant l'enfant du bras gauche, il marchait devant Marcelle en écartant de la main droite les branches et les épines qui auraient pu blesser la jeune femme. Au bout de cinq minutes, le sang couvrait ses mains déchirées par les rameaux épineux qu'il semblait faire exprès de prendre à poignées.

Marcelle voulut lui adresser quelques mots ; mais, sentant que les larmes allaient lui couper la parole, elle s'arrêta brusquement.

—Ne me parlez pas, je vous en conjure, lui dit Raoul d'une voix suppliante.

Ils marchèrent longtemps en silence. Marcelle songeait au premier jour où elle avait suivi le terrible naufrageur. Enfin, Raoul s'arrêta au bord d'un sentier et siffla trois fois d'une manière particulière. Deux coups de sifflet lui répondirent. Un homme, entièrement couvert de peaux de chèvres, sortit du bois, portant sur l'épaulé sa hache et sa cognée de bûcheron. Il regarda d'un air surpris la jeune femme et l'enfant. —Jobic, lui dit le chevalier, tu vas conduire cette jeune dame et son enfant jusqu'à Jugon. Aies-en bien soin, protège-les, fût-ce au péril de ta vie. Puis il continua en se tournant vers la jeune femme, à laquelle il remit une petite bourse en cuir :

—Voici quelques écus d'or, Madame ; avec cela vous pourrez acheter un cheval ou une mule et voyager sans trop de fatigue. —Je n'ai pas besoin de tout cela, dit-elle, je connais un marchand de Jugon qui me donnera tout l'argent dont j'aurai besoin. —Il pourrait être absent, prenez toujours..... et maintenant, adieu. Puissiez-vous être heureuse vous et votre enfant.

Il lui tendit la main en détournant la tête, et fit un mouvement pour s'éloigner.

—Et Loïc, lui dit-elle doucement, vous ne l'embrassez pas ?

Il prit l'enfant que Marcelle lui présentait, et le pressa dans ses bras par un mouvement si brusque, que le petit garçon fut sur le point de crier. Sa mère, qui lui tenait toujours la main, le rassura par un regard. La jeune femme était aussi agitée, aussi émue que Raoul. Enfin, Marcelle saisit brusque-

ment la main de Raoul, la serra dans les siennes avec une effusion reconnaissante, et s'éloigna.

—Adieu, messire Raoul, lui dit-elle ; espérez en l'avenir. Loïc et moi nous prions Dieu pour vous tous les jours.

—Priez-le de m'envoyer la mort et l'oubli, lui répondit-il d'une voix morne. Adieu !

—Raoul murmura la jeune femme dont le cœur se brisa à l'accent de ce profond désespoir.

Il était déjà parti en courant. Marcelle le suivit d'un regard humide. Elle le vit se détourner pour la regarder une dernière fois.

—Envoie-lui un baiser, dit-elle à Loïc qu'elle avait pris dans ses bras.

L'enfant s'empressa d'obéir. Ses petites mains semblèrent cueillir le doux sourire qui entr'ouvrait ses lèvres roses et le jeter à Raoul comme une caresse. Le chevalier lui répondit par un geste d'adieu dans lequel le cœur de Marcelle sentit vibrer toutes les douleurs du jeune homme. Puis, il s'enfonça dans le bois avec la sauvage impétuosité d'un sanglier blessé. Raoul courut ainsi jusqu'à son caveau, et se laissa tomber à la place que Marcelle avait occupée le matin.

Dans un élan de désespoir et de rage, il se frappa la tête contre le mur avec tant de force, qu'il roula évanoui aux pieds du vieillard, qui souriait toujours en murmurant à demi voix le refrain d'une joyeuse ballade.

Jobic ne revint qu'au bout de neuf jours. La noble dame qu'il avait conduite à Jugon sans accident l'avait comblé de cadeaux. Il faisait tinter les sous d'or qui remplissaient sa pochette peu accoutumée à loger des hôtes si brillants, et ne pouvait se lasser de les regarder.

—La dame de Boloï ne t'a rien dit pour moi ? demanda Raoul.

—Si fait, messeigneur. Elle m'a remis pour vous la lettre que voici.

Dès que Raoul fut seul, il ouvrit la lettre. Son cœur battait à rompre sa poitrine. Il brisa le nœud de soie qui fermait la missive. Au lieu d'un billet, il trouva deux boucles de cheveux blonds. L'une d'elle venait évidemment de la chevelure frisée de Loïc ; l'autre, longue et soyeuse, conservait encore un suave parfum qui aurait suffi pour faire deviner à Raoul qu'elle avait été coupée dans les tresses dorées de Marcelle.

Deux mois s'écoulèrent. Avez-vous vu quelquefois, dans les champs, un feu recouvert d'une couche épaisse de cendres se consumer lentement, sans que rien révèle son existence. Que la main d'un enfant, que l'aile d'un oiseau effleure en passant un coin de cette morne enveloppe, aussitôt le feu pétille et gronde, la flamme jaillit et dévore le manteau grisâtre qui l'étouffait. Puis, le brasier, dont la brise excite l'ardeur longtemps concentrée, se consume avec une extrême rapidité, en lançant vers le ciel de noirs flocons de fumée et de rouges étincelles. L'apparition de Marcelle avait produit le même effet sur Raoul, jusque-là engourdi dans une sorte de torpeur. Un seul regard de la jeune femme avait suffi pour faire éclater le feu qui couvait dans la tête et dans le cœur du jeune homme. Des idées insensées de vengeance et d'ambition, de haine et d'amour torturaient ses jours et ses nuits. Que de fois dans ces moments d'angoisse et de désespoir, voyant son père qui souriait à ses côtés, il demanda au ciel de lui envoyer une folie semblable à celle du pauvre vieillard !

Tout en se jurant d'oublier la dame de Boloï, Raoul ne pensait qu'à elle. Chaque jour il inventait un prétexte pour rejoindre Jobic dans les profondeurs de la forêt ; avec lui, du moins, il pouvait parler de Marcelle. Il se faisait répéter tous les incidents du voyage et les moindres paroles de la jeune femme. Un jour, comme il sortait de la hutte du bûcheron, un homme couvert d'une armure noire se dressa tout à coup devant Raoul et lui barra le chemin. Le premier mouvement du chevalier fut de se mettre en défense et de lever son lourd épée.

—Raoul de Plougomar, lui dit l'étranger, ne vois-tu pas que mon épée est au fourreau ? C'est en ami que je viens vers toi.

Que me veux-tu ? Trompé par de fausses accusations, ton suzerain t'a ravi tes biens, tes titres et jusqu'à ton épée. Veux-tu redevenir riche et puissant, noble et honoré ? Parle. Mon maître, le roi d'Angleterre, veut s'emparer de Pontorson. Pour guider ses compagnies sur les côtes de Bretagne, il faut un homme audacieux et vaillant qui connaisse le pays. Veux-tu être cet homme ? Mon souverain reconnaîtra tes services par les plus brillantes faveurs. Acceptes-tu ? Non, dit Raoul d'une voix ferme. Le duc, mon maître, m'a tout ravi, c'est vrai, mais je conserve encore des biens que tout l'or de ton maître ne saurait payer. Lesquels ? dit l'Anglais d'une voix railleuse. Ma conscience et mon honneur. Tu n'en mourras pas moins coupable et déshonoré aux yeux du monde entier. Dieu saura mon innocence, répondit Raoul, en montrant le ciel par un geste noble et fier. C'est ton dernier mot, dit l'étranger. Tu refuses ?

Raoul s'éloigna sans répondre. Alors l'Anglais frappa l'un contre l'autre ses deux gantelets de fer. Plusieurs hommes d'armes cachés dans les buissons se jetèrent à la fois sur Raoul. Pris à l'improviste, et d'ailleurs seul et désarmé contre dix hommes couverts de cottes de maille, que pouvait faire le chevalier ? En moins de cinq minutes, il fut garotté, et mis dans l'impossibilité de faire un mouvement.

On prit dans sa poche les clefs du caveau. Le chevalier, qui lui avait parlé le premier, se dirigea vers l'entrée du souterrain à la tête de cinq hommes d'armes. Il reparut bientôt avec le vieux sire de Plougomar, qui marchait tranquillement entre les six hommes.

— Sire de Plougomar, dit, en s'approchant de Raoul, le chevalier aux armes noires, jurez-moi, sur votre honneur de gentilhomme, de ne pas chercher à fuir, et je vous fais débarrasser de vos liens.

— Où nous conduisez-vous ?

— Je ne puis le dire.

Raoul n'eut pas besoin de réfléchir longtemps. La fuite était impossible, à cause de l'état de son père, qu'il n'eût abandonné pour rien au monde. Tous deux étaient d'ailleurs si malheureux, qu'ils n'avaient plus grand'chose à redouter sur la terre. Il donna sa parole. Ses liens furent enlevés. On se mit en marche aussitôt. Le chef de l'escorte fit donner au vieillard une haquenée douce et facile.

On amena pour Raoul un magnifique cheval de bataille qui n'avait peut-être pas son pareil dans tout le duché de Bretagne. Les yeux du jeune homme étincelèrent. Une sorte d'enivrement s'empara de lui, lorsqu'il sentit le fougueux coursier piaffer et bondir entre ses jambes.

Le voyage dura sept jours. On ne marchait que la nuit. On campait le jour au milieu des bois épais qui couvraient à cette époque une grande partie de la Bretagne. La nuit du septième jour, l'escorte entra dans une ville. Raoul s'en aperçut au bruit des fers des chevaux sur le pavé. Quoique l'obscurité de la nuit fût déjà complète, on avait attaché un bandeau sur les yeux du chevalier quelques minutes auparavant.

Après avoir traversé plusieurs rues, on entra dans une cour, dont Raoul entendit reformer avec fracas la porte massive.

Deux serviteurs, portant des torches, marchèrent en avant. Raoul, délivré de son bandeau, prit le bras de son père et suivit le chef des hommes d'armes. Tous trois se trouvèrent bientôt dans une vaste chambre qu'éclairait la flamme joyeuse d'un bon feu. On apporta le souper.

Lorsque le repas fut terminé, le chef des hommes d'armes dit à Raoul : Demain, avant la nuit, je vous rendrai votre parole. D'ici là, je compte en votre honneur pour ne faire aucune tentative d'évasion.

Le lendemain, vers la dixième heure, on apporta pour Raoul et pour son père des vêtements pareils à ceux que les chevaliers de l'époque portaient sous leurs armures. Deux domestiques, toujours silencieux, aidèrent le vieillard et son fils à revêtir ces costumes. Aussitôt que les serviteurs eurent terminé leur besogne, Raoul vit reparaitre l'envoyé du roi d'Angleterre. « Venillez me suivre, » dit-il au jeune homme.

Raoul et son père descendirent en silence dans la cour. On les fit monter à cheval. Six hommes d'armes se groupèrent autour d'eux. On sortit de la cour. Le chevalier aux armes noires marchait en avant. Raoul regardait autour de lui avec surprise et une stupéfaction croissantes. Il lui semblait reconnaître les rues de Rennes. Au bout d'un quart d'heure, on arriva à un vaste enclos entouré de tentes et de palissades. Une porte s'ouvrit devant les hommes d'armes qui s'arrêtèrent dans cette première enceinte. Les deux Plougomar mirent pied à terre et suivirent encore une fois leur mystérieux conducteur. Bientôt, ils se trouvèrent vis-à-vis d'une sorte de portière, formée de deux rideaux éclatants, près de laquelle se tenant deux halberdiers portant sur la poitrine les armes de Bretagne. Sur un signe du compagnon de Raoul, ils soulevèrent les rideaux.

— Vous êtes à Rennes, et devant le duc de Bretagne, dit le chevalier au jeune homme. Ma mission est terminée. Je vous rends votre parole et votre liberté. Que Dieu vous protège !

Raoul et son père se trouvaient au milieu d'une vaste enceinte entourée de gradins. Sur une estrade plus élevée que les autres places, et protégée par une tente de riches étoffes, se tenait le duc de Bretagne. Les officiers de sa maison et ses plus célèbres capitaines se pressaient derrière lui. Des chevaliers et des dames vêtues de brillants atours garnissaient les gradins les plus rapprochés de la tente ducale. Un frisson parcourut les veines de Raoul. Une rougeur brûlante lui monta au visage. Il songeait au jour néfaste où, dans une enceinte pareille, et, en face de cette même noblesse de Bretagne, il avait pris la fuite devant son adversaire. Les clameurs et les malédictions des spectateurs tintaient encore à ses oreilles. Quant au vieillard, un travail inouï semblait se faire dans sa tête. Une agitation singulière altérait la morne impassibilité de sa physiologie. Il passait à chaque instant sa main tremblante sur son front, comme pour rassembler le faisceau brisé de ses souvenirs.

Un page vint, de la part du duc, inviter les deux gentilhommes à monter sur l'estrade pour parler à son maître. Conduit par son fils, le vieux Plougomar monta lentement les degrés au milieu d'un silence général. Personne ne les reconnaissait. Tous deux s'agenouillèrent devant Jean V. L'émotion du duc était visible, quoiqu'il fit son possible pour la dissimuler. Ses yeux ne pouvaient se détacher de la figure égarée du vieillard.

— Relevez-vous, dit-il avec bonté aux deux gentilhommes. Qu'on donne un siège à ce pauvre vieillard. Vous, Raoul de Plougomar, écoutez-moi : Dieu a permis qu'on me révélât votre existence et vos malheurs immérités. J'ai immédiatement ordonné une enquête ; ses résultats ont été en votre faveur. Pour bien me convaincre de la loyauté de votre caractère, j'ai chargé le sire de Tonquédec de tenter par tous les moyens possibles la fidélité que vous devez à votre suzerain. Vos réponses ont été celles d'un brave et fidèle Breton. On m'a dit aussi que vous avez été victime d'une odieuse trahison, le jour de votre combat avec votre accusateur. Une boisson empoisonnée vous aurait enlevé toutes vos forces. Confiant en la justice de Dieu, j'ai voulu vous mettre à même de réparer votre défaite et de reconquérir votre honneur : vous sentez-vous en état de combattre aujourd'hui ?

— Oui, monseigneur, répondit Raoul, dont la mâle figure resplendit d'une noble fierté.

— On va vous donner des armes. Faites votre devoir, et que Dieu soit en aide au plus digne.

La poitrine haletante, Raoul s'inclina pour remercier le duc et vint s'agenouiller devant son père. Par un mouvement instinctif, le pauvre vieillard posa machinalement sa main osseuse sur la tête découverte de son fils. Dieu seul entendit la bénédiction que le vieillard n'avait pas prononcée.

Une vive émotion régnait autour d'eux. Quelques vieux capitaines, anciens compagnons d'armes de Simon, s'approchèrent de lui. Ils lui prirent les mains et lui parlèrent avec une vive sympathie. Il les regarda d'un air singulier, mais il ne

leur répondit pas. Il ne reconnaissait personne. Il semblait vivement agité et cherchait des yeux son fils, qu'un écuyer du duc venait de conduire dans une tente voisine.

La première personne que Raoul aperçut en y entrant, fut le brave Jobic, qui frottait consciencieusement, avec un morceau de peau de daim, les diverses parties d'une magnifique armure.

—Comment te trouves-tu ici ? lui demanda Raoul surpris.

—Vous saurez tout cela ce soir, monseigneur, répondit le paysan. J'ai juré sur un reliquaire de ne vous rien dire avant qu'on ne m'ait relevé de mon serment. Que le bon Dieu vous protège, mon digne maître !

Tout en parlant, Jobic aidait à Raoul à revêtir l'armure, qui s'adaptait tellement bien à sa taille, qu'elle semblait avoir été commandée pour lui. L'écuyer du duc et les deux hommes d'armes qui l'accompagnaient secondèrent le paysan. Une indicible émotion souleva la poitrine de Raoul lorsqu'il sentit attacher à son côté une longue et pesante épée. On lui amena un beau coursier, couvert d'une de ces armures en fer comme en portaient alors tous les chevaux de bataille. Raoul reconnut avec joie le cheval qu'il avait monté durant la route, et dont il avait pu apprécier les remarquables qualités.

D'après le conseil des seigneurs de Malestroit et de Kermoisan, que le duc lui avait donnés pour parrains, Raoul fit deux ou trois fois le tour de l'enceinte afin de se mettre en selle et de s'habituer à son armure. Il cherchait des yeux Marcelle de Boloï, mais il ne l'aperçut pas. Un soupir de découragement souleva sa poitrine. Il éprouva un sentiment pénible, en songeant qu'au milieu de cette foule pas un cœur ne ferait des vœux pour lui. Le baron de Coëtmainguy, au contraire, avait parmi les spectateurs de nombreux amis qui l'encourageaient par leurs cris et leurs gestes. Au moment où Raoul passait tristement devant la tente ducale, une noble dame, assise au second rang de l'estrade voisine et masquée par deux gentils-hommes debout devant elle, murmura quelques mots à l'oreille d'un charmant petit garçon qu'elle tenait sur ses genoux. L'enfant se laissa bien vite glisser à terre.

—Je veux voir aussi, moi, s'écria-t-il en tirant de toutes ses forces le pourpoint de l'un des vieux chevaliers. Oncle Yvon, prenez-moi sur vos bras.

Lorsque Raoul vint à passer, l'enfant lui cria de sa voix argentine ces mots, que sa mère venait sans doute de lui souffler :

—Bonjour, messire Raoul ; que le bon Dieu vous protège et vous rende vainqueur !

Le chevalier tressaillit. Il avait reconnu la voix de Loïc. Du même coup d'œil, il aperçut l'enfant qui lui envoyait des baisers et Marcelle, dont la figure, bien pâle et bien émue, lui souriait doucement. Raoul et Marcelle échangèrent un de ces regards que rien ne saurait rendre. Au rayonnement des grands yeux bleus de la jeune femme, le chevalier sentit son cœur se dilater tout à coup et rayonner dans tous ses membres une énergie, une ardeur et une force invincibles. Il se redressa fièrement sur sa selle et attaqua de l'éperon son fougueux coursier, qui bondit en avant en faisant résonner sa massive armure.

A ce moment le baron de Coëtmainguy parut dans la lice. Après toutes les formalités en usage dans les jugements de Dieu, les deux adversaires furent placés en face l'un de l'autre aux extrémités de l'arène. Chacun d'eux reçut une lance. Les trompettes donnèrent le signal.

Le choc fut terrible et fit trembler l'enceinte. Dans l'état de surexcitation où se trouvait Raoul, nul être humain n'aurait pu résister à la force de son coup de lance. Le baron de Coëtmainguy fut enlevé de sa selle et lancé à dix pas de son cheval. Mais Plougomar lui-même vida aussi les argons. Quelque bon cavalier qu'on soit, l'habitude du cheval se perd vite. Le poids inusité de son armure acheva de troubler l'équilibre du jeune chevalier. Il faut dire aussi que le baron de Coëtmainguy était un des plus robustes champions de l'époque.

Les deux adversaires se relevèrent en même temps et tirèrent leurs épées. En refermant son gantelét de fer sur la poignée de la sienne, Raoul se rappela sa première épée brisée sur l'é-

chafaud par les mains du bourreau. Un nuage de sang passa dans ses yeux.

Il se jeta sur son adversaire avec une rage inouïe qui doublait encore sa force prodigieuse. Bientôt chaque coup de Raoul fit jaillir le sang de son ennemi. L'épaisse armure du baron volait par morceaux comme les éclats de bois, sous la hache du bûcheron. Enfin la terrible épée de Raoul, déjà rouge de sang, descendit une dernière fois, comme la foudre, sur le casque brisé du baron et fendit le crâne du misérable, qui chancela et s'abattit comme un arbre déraciné. Raoul s'élança sur lui en levant sa *miséricorde*, mais déjà les ténèbres de la mort se répandaient sur la figure de Coëtmainguy. Son dernier soupir s'exhala avec les flots d'un sang noir et épais.

Le chapelain du duc accourut, mais il était trop tard. Il suivit le cadavre que l'on portait hors de l'enceinte. Les deux parrains de Raoul vinrent le chercher et le conduisirent au duc en le félicitant sur sa victoire. Peu à peu le nom de Raoul et la triste histoire de sa famille avaient circulé de proche en proche parmi les spectateurs. Une acclamation enthousiaste accueillit le jeune chevalier. Les yeux baignés de larmes et la poitrine haletante, Marcelle agitait son mouchoir. Loïc, qu'elle tenait dans ses bras, criait de toutes ses forces par esprit d'imitation, et se démenait comme un petit lutin en envoyant des deux mains des baisers au chevalier vainqueur.

Arrivé sur l'estrade, Raoul vint s'agenouiller devant le duc. Un silence profond régnait dans toute l'enceinte. Jean V félicita le vainqueur. D'une voix haute et solennelle, il proclama l'innocence des chevaliers de Plougomar et annonça son intention de leur rendre les titres, les honneurs et les biens dont on les avait dépouillés, et de les dédommager de leurs infortunes par des faveurs.

En congédiant le jeune chevalier, il lui passa autour du cou une magnifique chaîne d'or.

Raoul se jeta dans les bras de son père, dont l'agitation augmentait à chaque instant. La figure du vieillard, ordinairement livide, se marbrait de taches rouges qui changeaient de place à chaque instant. Les veines gonflées de son front et de son cou se dessinaient comme des cordes bleuâtres sous sa peau ridée. Il murmurait des mots sans suite avec une véhémence et une volubilité incroyables. Il ne comprit rien à ce que lui disait son fils. Sur l'ordre de Jean V, les deux parrains de Raoul, anciens compagnons d'armes du vieux gentilhomme s'approchèrent de Simon. Secondé par leurs écuyers, ils revêtirent successivement le vieillard de toutes les pièces d'une armure complète.

Une indicible émotion étreignait le cœur de tous les assistants : plus d'un rude soldat sentit une larme rouler sur ses joues hâlées. Les sires de Malestroit et de Kermoisan eux-mêmes avaient les yeux humides. Simon de Plougomar examinait tous leurs mouvements avec une attention inquiète. Il leur prenait des mains chaque pièce de l'armure, la tournait en tous sens et ne la rendait que malgré lui. Loin de plier sous le poids des armes, son corps, robuste encore, semblait se redresser et grandir. Bientôt il ne resta plus à mettre que les éperons, le casque et l'épée. Les éperons occupèrent longtemps le vieillard : tantôt il en faisait tourner les mollettes avec une joie d'enfant, tantôt il les contemplait d'un œil dans lequel semblait rayonner une lueur fugitive d'intelligence. Enfin, le sire de Kermoisan détacha sa propre épée et en ceignit le vieillard. Simon la regarda un instant avec des yeux hagards. Sa main tremblante tâtonna quelque temps dans le vide, rencontra enfin la garde de l'épée et s'y cramponna par un mouvement convulsif.

Le vieillard fut saisi d'un tremblement effrayant. La sueur ruisselait à flots sur sa figure décomposée. Tout à coup un éclair illumina ses yeux. D'un seul et même mouvement il fit un pas en avant, tira sa longue épée et la leva vers le ciel par un geste sublime, en poussant le cri de guerre de sa maison :

—Plougomar, en avant ! s'écria-t-il d'une voix retentissante, dont les vibrations se brisèrent subitement.

Il s'affaissa aussitôt et tomba à la renverse dans les bras de

son fils. Rien au monde ne saurait donner une idée de l'impression que le geste et le cri du vieillard avaient produite sur les spectateurs. Dans son agitation, la foule échelonnée sur les gradins ondulait comme la surface d'une prairie au souffle du vent. Les femmes sanglotaient, les hommes se parlaient avec véhémence. Au bout de quelques minutes, Huet Legal, le chirurgien du duc, sortit de la tente située derrière l'estrade et dans laquelle on avait déposé le vieillard. Un silence solennel se fit aussitôt dans toute l'assemblée.

—Le chevalier est sauvé, monseigneur, dit-il au duc. Je réponds de sa vie. Peut-être même conservera-t-il sa raison, qu'il a tout entière en ce moment.

Quelques personnes seulement entendirent cette réponse, mais leurs exclamations et le geste du duc firent deviner à toute l'enceinte la bonne nouvelle qu'avait apportée le savant chirurgien. Un murmure de joie parcourut tous les rangs du public. Les spectateurs respirèrent plus à l'aise.

Le tournoi commença aussitôt. Il y eut de brillants faits d'armes ; maintes armures brisées et pas mal de côtes endommagées ; et tout fut terminé à cinq heures. Chacun regagna son logis en devisant des incidents de la journée.

Le lendemain, Jean V fit appeler Raoul de Plougomar.

—Legal m'assure que votre père est sauvé désormais, dit-il au jeune homme. Aujourd'hui, c'est de vous qu'il s'agit. Pour vous dédommager de tout ce que vous avez souffert, je vous vous donner en mariage une des plus riches héritières de Bretagne.

—Monseigneur, dit Raoul en fléchissant le genou, la journée d'hier et votre auguste bienveillance m'ont fait oublier tous les maux passés. Permettez-moi de n'accepter aucun autre dédommagement.

—Elle est jeune, belle et de haute naissance, reprit le duc. Elle possède trois beaux châteaux et assez de richesse pour rebâtir vos deux manoirs de Plougomar et de Kerpratt. De plus, elle est notre parente.

—Monseigneur, je suis indigne d'un tel honneur.

—Dites la vérité. Votre cœur n'est pas libre ?

—Hélas ! Monseigneur, c'est vrai. J'aime une noble dame que j'ai sauvée d'un naufrage à Plougomar.

—Lui avez-vous dit que vous l'aimiez ?

—Oh ! non, Monseigneur ! Dans notre position à tous deux, c'eût été une lâcheté de ma part.

—Elle est mariée ?

—Non, Monsieur, elle est veuve.

—Ainsi vous refusez ma noble cousine ? reprit le duc en ouvrant une portière de tapisserie. Allez, dites-le-lui vous-même, car la voici. Je vous laisse ensemble.

Les rideaux de brocart qui venaient de retomber derrière Jean V se séparèrent aussitôt. Marcelle de Bolo entra dans l'appartement. Elle tenait à la main le petit Loïc, qui vint se jeter dans les bras de Raoul. Celui-ci regardait Marcelle. Son pauvre cœur, si longtemps habitué à souffrir, ne pouvait encore croire à son bonheur.

—C'est moi dont vous parlez le duc, dit la jeune femme d'une voix émue. Je suis veuve et maîtresse de ma main. Raoul refusez-vous encore de m'épouser ?

—Oui.

—Et vous m'aimez ?

—Tenez, Marcelle, parlez-moi, rassurez-moi, car je doute encore et j'ai peur d'être le jouet d'un rêve.

Il prit une petite main qui tremblait aussi et l'appuya sur ses lèvres.

—Vous savez donc que je vous aimais ? murmura-t-il...

Une larme de bonheur roula des yeux de Raoul sur les doigts rosés de la jeune femme : le cœur de Marcelle la sentit autant que sa main. Heureuse de son propre bonheur, Marcelle était plus encore de celui qu'elle lisait dans les yeux humides du chevalier.

—Oui Raoul, je vous aime, lui dit-elle de sa voix calme et chaste, et avec son angélique regard. J'avais lu dans votre cœur. Depuis mon départ de Kerpratt, je n'ai pensé qu'à vous. C'est moi qui ai tout dit au duc.

—Et ce cheval, ces armes ?...

—J'étais si heureuse de m'occuper de vous ! Jobic était mon complice.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Raoul, qui ne pouvait se lasser de contempler la belle jeune femme, comment vous récompenser de tant de bonheur ?

Par un geste charmant de grâce et de confiance, Marcelle prit la main de Loïc et la mit avec la sienne dans les deux mains de Raoul.

—Devenez le second père de cet enfant et soyez toujours bon pour lui, dit-elle en noyant les regards de ses yeux bleus dans les yeux du chevalier.

Celui-ci, profondément ému, réunit les deux anges dans la même étreinte.

—N'est-ce pas à Loïc que je dois mon bonheur ? dit-il. C'est lui qui s'est attaché à moi sur la grève de Plougomar. Pour ne jamais l'oublier, je veux qu'un modèle en argent de cette pauvre petite main meurtrie par moi soit offert à l'autel où l'on bénira notre union.

Emue de cette bonne pensée, Marcelle serra doucement la main du chevalier qui se montrait si digne de son amour.

—Quel jour célébrera-t-on notre mariage ? reprit-il.

—Allons le demander à votre père, répondit-elle en baissant les yeux sous le regard brûlant de Raoul. Cela dépendra de sa santé.

Le mariage eut lieu deux mois plus tard à la petite chapelle de Lamarose. Ce fut le vieux Simon de Plougomar, dont la raison était complètement revenue, qui suspendit la main d'argent à côté de l'autel. Les pauvres des environs gardèrent longtemps le souvenir de ce mariage. On retrouve encore dans bien des complaintes et des chants rustiques du pays le nom de Marcelle, la bonne châtelaine de Plougomar.

FIN.

LA FEMME MYSTERIEUSE

L'Enfant Trouvé qui finit avec le présent numéro de la BIBLIOTHÈQUE a eu tant de succès que nous avons résolu d'en publier un autre roman pour le remplacer, qui est aussi émouvant et aussi touchant.

LA FEMME MYSTERIEUSE

est une œuvre remplie des sentiments les plus délicats qui captivent l'esprit et attendrissent l'âme. Des pages émouvantes qui parlent au cœur succèdent à d'autres récits palpitants qui empoignent le lecteur du commencement à la fin.

Ce sont les beaux sentiments qui prévalent dans ce roman d'un genre tout particulièrement intéressant. Il est au moins l'égal de *L'Enfant Trouvé*, et il durera à peu près quatre numéros de la BIBLIOTHÈQUE.

Nous engageons fortement les lecteurs et les lectrices à se procurer le prochain numéro de la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS.

LISTE DES NUMEROS PARUS

DANS

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

La Femme au doigt coupé	La mort de Pierre Duvernay, 1re serie	Le crime de la rue St Laurent, 1re partie, Le Meurtre	Le chemin des larmes, 1re partie, Un amour docté
Les trois chercheurs de pistes	La Folle, 2e serie	2e " La chasse a l'Homme	2e " La demande en mariage
La Perle Noire	Le Sacrifice de Germaine, 3e serie	3e " L'Explosion	3e " Le drame conjugal
Tolla	La Vengeance, 4e serie	La mort d'un Forcat, 1re partie, L'Evasion du Bagno	4e " Le Misérable
L'Abîme	La Justice de Dieu, 5e serie	2e " Forcats et Gendarmes	5e " La Vengeresse
Le Banquier des Pirates, 1re serie	L'Honnête Criminel	3e " La mort de Rouget	6e " Les malheurs de la comtesse
L'Archipel en feu, 2e serie	Le bureau de Poste de St Martin-les-Monts, 1re serie	Le condamné a Mort, 1re partie, Le Mort Pessuscite	7e " Les Enfants Perdus
Tancrede de Rohan	Bon sang ne peut mentir, 2e serie	2e " L'Echafaud	8e " L'enlèvement de la comtesse
Nora	Valerie, 3e serie	Les Ecumeurs de Rivieres, 1re partie, Les debuts du Bossu	9e " Un heureux denouement
Le Petit Vieux des Batignoles	Une Evasion a la Guyane, 1re serie	2e " A la recherche de son Pere	Le coupe-gorge, 1re partie, Le suicide
L'Epave du Cynthia, 1re serie	Les millions du Nabab, 2e serie	3e " Pere et fils	2e " Le mariage secret
Le Secret de Patrick O'Donoghue, 2e serie	L'Arme Revelatrice, 3e serie	La Nuit Sanglante, 1re partie, Le reveillon de M. Denis	3e " Le baron de Croix-Dieu
La Rose Blanche, 1re serie	Le Comte d'Oilligny, 4e serie	2e " L'Inspecteur de police	4e " L'amour faux
Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e serie	Le Parricide, 5e serie	3e " Le lit de mort	5e " L'agence matrimoniale
L'Incendiaire	Vingt ans a la Bastille	L'Assassine Vivant, 1re partie, Le Crime	6e " Un double crime
Un Duel au Desert	Nelida	2e " Disparu	7e " Scene de menage
Le Pêcheur de Perles, 1re serie	Ginevra	3e " Le Detectivo et 1re partie de Floreal	8e " Les amours d'un jeune homme
Les Freres de la Cote, 2e serie	La Chasse a l'Heritage, 1re serie	Floreal, 2e partie, Dans les Mines	Le terrible aventurier, 1re partie
Les Volours de Chevaux, 1re serie	Le bal Masque, 2e serie	3e " La famille Charlot	La fleur tachée de sang, 2e " "
La Chasse aux brigands, 2e serie	Les Deux Sœurs, 3e serie	L'Antre du Crime, 1re partie, Les deux bandits	Un scene lugubre, 3e " "
Le Peau Rouge, 3e serie	Le Revenant, 1re serie	2e " Un vol sinistre	Un mari de moins, 4e " "
Le Crime de Pierrefite, 1re serie	Tom Sandons, 2e serie	3e " L'amour c'est le ciel	Le geant du crime, 5e " "
La Revelation, 2e serie	L'Œil de Vichnou, 3e serie	4e " La chasse aux medailles	L'Enfant trouve, 1re partie, Le lac Grand-Lieu
Colomba 1re serie	L'homme a l'oeille cassée, 1re serie	5e " Le meurtre	2e " Le patro du Hocage
La Vengeance Corse, 2e serie	Le colonel Fogans, 2e serie	6e " Un amour secret	3e " La mere
Le Fou Yegof, 1re serie	Vœu de Haine, 1re serie, Le Chat du bord	7e " La femme et la Guerre	4e " L'amour et la Guerre
L'Invasion, 2e serie	2e " La Brujo-Guoulo	8e " Un noble cœur	5e " Un noble cœur
Le combat de Falkenstein, 3e serie	3e " Philopen le Poulpican	6e " La haine et l'amour	
Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re serie	4e " Chouans et Republicains		
La Fille de Margaret, 2e serie	5e " A coups de fusil		
L'Heritage Fatal, 1re serie	6e " L'Enlèvement de Jeanne		
Le Jettatore, 2e serie	7e " Kornoo		
Le Diamant Cache, 1re serie	8e " A la Baïonnette		
Camillo, 2e serie	9e " Le secret de Philopen		
Le Testament du Commandeur, 3e serie	10e " Crochetout		
Une Famille Corse	Lo dernier des Tremolin		
	Le mangour de Poudre		
	L'Assassinat de Versailles		

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

UN AN - - - \$2.50 | SIX MOIS - - - \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

LE NUMERO - - - 5 Cents

POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires

69 RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

Boite B, P. 188

OCCASION LES DERNIERS VOLUMES ! OCCASION

nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	15c.
LA HAINE 2o vol	15c.
LES ORPHELINES	15c.
LE CHOLÉRA	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	5c.
TROIS ANS EN CANADA	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	25c.

Pront: de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement. S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}

69, Rue St-Jacques, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

PRIMES

POUR LES PROCHAINS SIX MOIS

—TIRAGE DANS LE MOIS D'AVRIL 1889—

1re Prime	\$100.00
2e "	50.00
3e "	20.00
4e "	12.50
5e "	10.00
6e "	5.00
7e "	2.50
100 " de \$1.00	100.00
Total	\$300.00

NOUVELLE IMPRIMERIE

Nous venons de terminer l'installation d'une magnifique imprimerie où nous exécuterons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulaires Livres Brochures**
Pamphlets Factums Affiches
Cartes de Visite Entetes de Compte
Cartes d'Affaires Annonces d'Encan
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc.

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES — CARACTÈRES DE LUXE
A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

Nos 10 et 12 RUE LEROYER

Entre la Place Jacques-Carrier et la rue Claude.

N. B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & C^{IE}, 69, Rue St-Jacques.

TOUT A FAIT NOUVEAU

The CLEVELAND COMBINATION CAP

Enregistré à Ottawa,
le 11 Août,
par Jas. Colemann,
Montréal.



CASQUE



CHAPEAU

Cette Coiffure a obtenu
la médaille de bronze et
un diplôme d'honneur à
l'Exposition de Toronto



TURBAN

TROIS COIFFURES DANS UNE SEULE.

Peut être portée comme Casque, comme Chapeau et comme Turban.
C'est la coiffure d'hiver la plus belle, la plus distinguée et la plus commode
que l'on puisse désirer. Les dames sont respectueusement invitées à venir
la voir.

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

POELES, FÔURNAISES

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE
POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE
ENTIER.

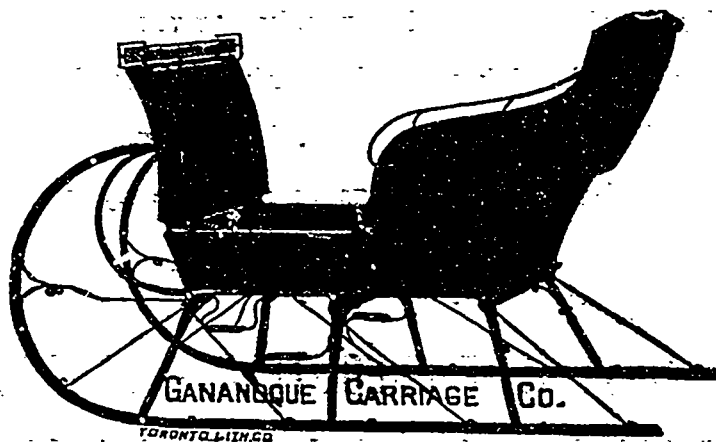
244—Rue Saint-Jacques—244

MONTREAL

TOUTES SORTES DE

MAGNIFIQUES VOITURES D'HIVER

DERNIERS PATRONS



De \$10 à \$30 MEILLEUR MARCHÉ qu'ailleurs dans la Ville

EN GROS ET EN DETAIL

CHEZ

LATIMER, 92 RUE MCGILL